



L'ÉCHANGEUR
THÉÂTRE BAGNOLET

REVUE DE PRESSE
SAISON 2022 >> 2023



ENSEMBLE(S), C'EST TOUT

LE FESTIVAL A DÉMONTRÉ LA DIVERSITÉ ET LA VITALITÉ DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE.

CHRISTIAN MERLIN cmerlin@lefigaro.fr

Une ambiance de festival d'été en pleine rentrée parisienne ? C'est possible ! Ensemble(s) l'a fait. Fondée voici trois ans, la manifestation se tenait pour la première fois au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, ancienne friche industrielle située à quelques mètres du métro Gallieni. Riche idée que ce festival, en vérité, qui réunit cinq ensembles de musique contemporaine dans une ambiance chaleureuse et conviviale. Au risque de prendre une heure de retard et de se terminer à minuit, ce qui est toujours plus compliqué un jour ouvrable à Paris qu'au cœur de l'été loin de tout...

L'écosystème de la création est fragile. Si l'Ensemble Intercontemporain est le seul à disposer d'une structure permanente et de la sécurité de l'emploi, voulues par Pierre Boulez, cela n'a pas dissuadé nombre d'ensembles indépendants de défendre des identités spécifiques, se finançant par des résidences. Le gâteau à se partager est d'autant plus limité que la musique d'avant-garde ne figure pas tout en haut de la liste de priorités des décideurs et organisateurs. Résultat : ces ensembles ont longtemps eu tendance à se percevoir comme concurrents. Les voir s'unir le temps d'un projet commun est pour le moins réconfortant, voire salutaire.

Voici donc, par ordre d'ancienneté : 2e2m, fondé il y a cinquante ans à Champigny par le regretté Paul Méfano et dirigé aujourd'hui par Léo Margue ; Court-Circuit, fondé voici trente et un an par le compositeur Philippe Hurel et dirigé par Jean Deroyer ; Sillages, qui fête ses trente ans cette



année sous la direction de Gonzalo Bustos ; Cairn, en résidence au Théâtre d'Orléans, fondé voici un quart de siècle par le compositeur Jérôme Combier et conduit par Guillaume Bourgogne ; et le cadet, Multilatérale, fondé par le compositeur Yann Robin et confié à l'excellent Léo Warynski.

Exploration festive

Avec huit concerts en quatre jours, faisant retentir trente-sept œuvres dont sept créations mondiales, c'est l'imagination au pouvoir, et surtout un effet de surprise permanent. Car on ne le répètera jamais assez, le terme « musique contemporaine » ne suffit pas à rendre compte de l'extrême diversité esthétique qui la caractérise. Rien qu'à la soirée d'ouverture, quoi de commun entre la dimension formidablement physique et spectaculaire de l'ébouriffant Edges, de Franck Bedrossian, qui abolit les

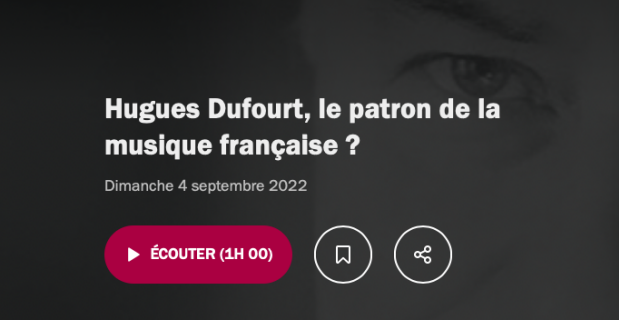
frontières entre un piano percussif (Lise Beaudoin) et une percussion mélodique (Hélène Colombotti), et l'austérité poétique de la musique d'Hugues Dufourt, invité d'honneur de l'édition 2022 et grand maître des transitions imperceptibles d'une couleur à l'autre. Pourtant, tous deux partent d'une réflexion sur le son. Quoi de commun entre l'humour espiègle de Michael Seltenreich et ses flûtes à coulis, et la densité sinieuse de Mauro Lanza ? Pourtant tous deux s'interrogent sur la variation continue. Et tous remettent en cause la notion de frontière, de même que Frédéric Durieux abolit les repères entre saxophone, piano et percussion dans son saisissant *Übersicht III*.

Manifestation revigorante par la place faite à l'invention, mais aussi à la transmission. Par le partenariat avec le Conservatoire de Birmingham. Par la présence, en préambule à chaque concert, d'élèves de conservatoires municipaux et du Conservatoire national supérieur de Paris. Par celle des étudiants en métiers du son au même CNSM, qui enregistrent les concerts et les podcasts réalisés par Corinne Schneider pour constituer les archives de demain. Manifestation rassurante, surtout, car à l'époque où l'on a parfois l'impression que la musique d'aujourd'hui n'a plus le choix qu'entre une soupe consensuelle qui ferait passer Ravel pour avant-gardiste, et une esthétique reposant sur l'éphémère et la performance, il reste une voie pour la musique savante écrite. Voie étroite, sans doute, et toujours guettée par le danger de l'entre-soi, mais à cultiver impérativement car elle permet de maintenir un cap, celui de l'exploration festive de l'inconnu, avec l'exigence pour mot d'ordre. Le public est preneur ! ■

Hugues Dufourt et les musiciens du festival Ensemble(S).

GARY GORIZIAN/FESTIVAL ENSEMBLE(S)

Carrefour de la création lundi 4 septembre



Hugues Dufourt, le patron de la musique française ?

Dimanche 4 septembre 2022

▶ ÉCOUTER (1h 00)

🔖

🔗



Le compositeur français Hugues Dufourt (né en 1943)

Résumé

Du 8 au 11 septembre, Hugues Dufourt est à l'honneur du Festival Ensembles à Bagnolet. Longtemps en marge, mais toujours libre et indépendante, la musique du compositeur est désormais au centre de tous les regards. A 78 ans, Hugues Dufourt serait-il devenu le patron de la musique française?

En savoir plus

Avec la participation de :

Bernard Cavanna, compositeur

Pierre-André Valade, chef d'orchestre

François-Frédéric Guy, pianiste

Jérôme Combier, compositeur et directeur musical de l'ensemble Cairn

Minh-Tâm Nguyen, directeur artistique des Percussions de Strasbourg

<https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/carrefour-de-la-creation/hugues-dufour-le-patron-4648952>



Annonce dans Musique Matin du jeudi 8 septembre

<https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/musique-matin/la-matinale-avec-gaelle-arquez-5648991>

À 7h28

Hugues Dufourt, le patron

Paris

Bagnolet (L'Echangeur)

09/09/2022 -

Linda Leimane : *Bodies. Undulations* (création)

Hugues Dufourt : *L'Afrique d'après Tiepolo*

Court-circuit, Jean Deroyer (direction)



H. Dufourt (© Astrid Karger)

« Si Georges Braque est le Patron de la peinture moderne, ce n'est pas qu'il soit plus ou moins puissant, inventif, subtil que Picasso ou Rouault, mais c'est parce qu'il donne de cette peinture l'idée la plus aiguë à la fois et la plus nourricière », écrivait Jean Paulhan dans *Braque le patron* (1952). Une appréciation que l'on pourrait appliquer, mutatis mutandis, à l'art d'Hugues Dufourt (né en 1943), si l'on se réfère à l'excellente [émission](#) « Carrefour de la création », diffusée sur France Musique dimanche 4 septembre, sous-titrée « Hugues Dufourt, le patron de la musique française ? » ; gageons que ce passionné des beaux-arts appréciera le parallèle...

Patron ou pas, l'inventeur du terme « musique spectrale » réunit toutes les qualités pour être la figure d'honneur de cette troisième édition du Festival Ensemble(s). 2e2m, Cairn, Court-circuit, Multilatérale et Sillages se sont donné rendez-vous cette année au Théâtre L'Echangeur de Bagnolet, du 8 au 11 septembre.

Extrait des *Continents d'après Tiepolo, L'Afrique* (2005) donne à entendre cette « *sonorité intérieure* » que le compositeur dit percevoir face à un tableau au moyen d'une écriture procédant par touches, où les jeux de timbres (leurs tuilages, compénétrations ou oppositions) suggèrent aussi bien la variété de la palette que l'espace de la toile. Là n'est pas le moindre mérite de Dufourt que d'évoquer une telle gamme d'émotions avec seulement huit musiciens. Parmi les paramètres du son, le rythme est en retrait par rapport à l'intensité, la vélocité et les oppositions de registres. Pour employer l'oxymore consacré, le geste créateur instaure de la variété dans l'uniformité : ainsi de l'alternance entre passages contemplatifs (cadence liminaire du piano, incantatoire sous les doigts de Jean-Marie Cottet) et passages aussi brefs que frénétiques, caractérisés par une forte densité d'informations. C'est l'idée du camaïeu qui domine *Afrique*, tel un écho à la touffeur et à la poussière ambiantes. Les musiciens de Court-circuit, parmi lesquels prend place la hautboïste (troqué ici au profit du cor anglais) du Philharmonique de Radio France Hélène Devilleneuve, font preuve d'une belle écoute mutuelle, garante d'une exécution optimale.

Partager l'affiche avec un tel géant de la musique n'est pas chose aisée. Non que la création de la lettonne Linda Leimane (née en 1989) ait démerité : l'écriture toute en ondulations et en motifs tournoyants de *Bodies. Undulations* dénote une science indéniable de l'instrumentation. On se persuade bien vite que ce qui pouvait apparaître comme un simili de réexposition revient trop souvent pour suggérer la forme sonate ; c'est davantage de forme rondo qu'il s'agit, avec cette alternance de couplets et de refrains, ces derniers évoquant les âmes dolentes immortalisées par Dante puis Rodin – la partition se veut « *une interprétation de la sculpture La Porte de l'Enfer* ». Loin de rassurer, ce procédé par répétitions revêt un pouvoir anxiogène, avivé par la gestique très saccadée de Jean Deroyer. L'œuvre se ressent fortement de *Vortex temporum* (1995), le chef-d'œuvre pour six instruments de Gérard Grisey (1946–1998).

En guise d'apéritif, de (très) jeunes élèves issus du Conservatoire d'Ivry-sur-Seine ont joué deux courtes pièces pour flûte seule signées de Violeta Cruz et de Didier Rotella. Un avant-concert original décliné sur l'ensemble du festival.

[Le site du Festival Ensemble\(s\)](#)

[Le site de Court-circuit](#)

Jérémie Bigorie

Dufourt revu par Romitelli

Paris

Bagnolet (L'Echangeur)

09/10/2022 -

Fernando Garnero : *Cada trozo/cada ganglio* (création)

Hugues Dufourt : *L'Atelier rouge selon Matisse*

Ensemble Cairn



F. Garnero

En guise de prélude à ce concert où sons et images se répondent, deux créations mondiales pour flûte seule : *Tanukibayashi* d'Aurélien Dumont (né en 1980) et *La Solitude du renard* de Joël Merah (né en 1969), interprétées par des élèves du Conservatoire d'Ivry-sur-Seine. Une belle carrière attend Anatole Taisne-Le Dividich, qui maîtrise déjà un large panel de modes de jeu. Mélina Richard-Sarmiento insuffle ce qu'il faut de professionnalisme et d'ingénuité à la réjouissante pièce de Dumont avec « dessin animé ».

Le contrepoint d'images est au cœur de la création de l'Argentin Fernando Garnero (né en 1976) et du vidéaste Alexis Moreano Banda. Le binôme a conçu une œuvre hybride à partir d'extraits de films issus des archives de la cinémathèque de Toulouse. Déconstruites (pour employer un terme à la mode) puis recyclées, ces images quittent le domaine du réel pour investir celui de la fiction. Une fiction sans trame narrative : c'est davantage les situations, les interactions, les récurrences qui régissent l'enchaînement de ces fragments où le noir et blanc le disputent à la couleur, une usine de fabrication de vêtements à des personnages obscures. La partie électronique laisse filtrer des bribes des enregistrements originaux, cependant que les cinq musiciens de l'Ensemble Cairn rivalisent de sons saturés : guitare électrique (technique dite du « *slide au bottleneck* »), clarinette basse (avec force *slaps*), violoncelle (sorti de la chrysalide de *Pression* de Lachenmann), percussion et synthétiseur tissent une toile sonore bruitiste et angoissante.

L'Atelier rouge selon Matisse (2020) est le dernier tableau accroché par Hugues Dufourt (né en 1943) à son musée. Est-il le fruit du confinement et de ses répercussions psychiques ? Obéit-il à un désir de renouvellement du vocabulaire sonore ? Ou bien la partition traduit-elle simplement en sons ce que le compositeur a ressenti à la vue de la toile ? Quoi qu'il en soit, Dufourt use ici d'une palette de timbres qu'on ne lui connaissait pas : multiphoniques de saxophones (ténor et baryton), waterphone amplifié, frottements rageurs sur les lames du vibraphone, sons tirés de l'intérieur du piano et j'en passe... C'est comme si la partition, après l'exorde dramatique du piano, donnait à percevoir l'équivalent musical de cette « *libération du dessin* » et de la « *simplification des idées et des formes figuratives* » vers quoi tend l'art de Matisse. Quelques constantes du style de Dufourt, heureusement, canalisent ces objets sonores dont le flirt avec le bruit rend la manipulation extrêmement délicate et si souvent insatisfaisante chez bien des compositeurs : une forme claire, une rythmique volontairement simple (et non simpliste), une manière de s'installer dans le temps long qui va de pair avec un respect des résonances et surtout une oreille d'une rare acuité dans l'élaboration des alliages timbriques. Difficile, après cette pièce étonnante – où transitent les mânes de Fausto Romitelli – de prédire dans quelle direction l'auteur de *Surgir* va se diriger...

[Le site de l'Ensemble Cairn](#)

Jérémie Bigorie



K OU LE PARADOXE DE L'ARPENTEUR

JEUDI 6 >> SAMEDI 29 OCTOBRE 2022

PRESSE ECRITE

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

107^e ANNÉE - N° 5318 - mercredi 12 octobre 2022 -

K ou le Paradoxe de l'arpenteur

DANS « Le Château », son roman inachevé, publié à titre posthume, Kafka raconte l'histoire d'un arpenteur arrivé dans un village sous la coupe d'un mystérieux château, lequel lui a promis une embauche. Mais, sur place, rien ne se passe comme prévu. Ses demandes n'aboutissent pas, étouffées sous la paperasse bureaucratique. Le château, avec son système administratif, apparaît froid, hiérarchique, autoritaire, irrationnel. On est bien chez Kafka.

Nous suivons K (Ghislain Decléty) dans une ambiance de film muet. Jeux d'ombres, silhouettes, pénombre, décor labyrinthique manipulé à vue par sept comédien(ne)s. Lesquels, tous impeccables, multiplient les rôles. Mention spéciale pour François Chary, qui passe de la noirceur à la bouffonnerie en un clin d'œil.

L'arpenteur, lui, ne rit pas. Les autorités bureaucratiques jouent au chat et à la souris avec lui, jusqu'à le broyer. On suit les étapes de sa défaite

2 h 15 durant. La seule à avoir osé défier le pouvoir est Amalia, une jeune femme qui a refusé les avances d'un fonctionnaire. Un courage et une faute irréparable qui l'ont mise, elle et sa famille, au ban du village. A travers Kafka, le metteur en scène Régis Hebertte (qui signe aussi l'adaptation) nous interroge sur le refus d'obéir, quitte à en payer le prix fort.

M. P.

● A l'Echangeur, à Bagnolet, jusqu'au 29/10.

**LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE
JEAN-PIERRE
LÉONARDINI**



Quand Brecht rencontre Kafka

● Régis Hebette dirige le théâtre l'Échangeur à Bagnolet, où il propose en ce moment *K ou le paradoxe de l'arpenteur* (1), d'après *le Château*, de Franz Kafka. Il en signe l'adaptation, la mise en scène, la scénographie.

L'arpenteur se dit embauché pour effectuer son travail, se heurte à un tas d'intermédiaires soumis à des règles énigmatiques et n'ira pas au saint des saints, le château, où règne un comte inaccessible... Fable obscure, rendue relativement familière parce qu'elle a été explorée par d'innombrables interprétations, que Régis Hebette illustre de main de maître avec un humour inflexible, tout en cultivant les indispensables embardées vers l'étrange propres à l'auteur. L'efficacité plastique déployée est d'une

**Aux femmes
revient la part
subtile de la
liberté désirée.**

ingéniosité rare, avec théâtre d'ombres, lumières d'entre chien et loup (Éric Fassa), un climat de neige où glisser les pas d'insolite manière, des découpes instantanées dans les panneaux mobiles maniés à la force des bras par des comédiens vifs, astreints à plusieurs rôles. Ghislain Decléty (*l'arpenteur*) s'affirme en homme droit empêché par les circonstances, face à des figures masculines grimaçantes diablement expressives (François Chary, Antoine Formica, Barthélémy Goutet), tandis qu'aux femmes (Célia Catalifo, Cécile Saint-Paul, Marie Surget) revient élégamment la part subtile de la liberté désirée. Du théâtre comme on n'en voit plus, rugueux, raffiné, épique, comme disait Brecht, désormais oublié. *K ou le paradoxe de l'arpenteur* devrait être vu dans des centres dramatiques. Ils ne répondent pas à l'appel. C'est chacun pour soi et le ministère reconnaît les siens.

Jean-Yves Ruf met en scène *Vêpres de la vierge bienheureuse*, d'Antonio Tarantino, dans la parfaite traduction de Jean-Paul Manganaro (2). L'acteur Paul Minthe entre dans une lumière gris-bleu, tenant en ses bras une urne funéraire censée receler les cendres de son fils. Au cours d'une longue coulée verbale, fuite de bouche, rituel de deuil en forme de vocero tribal, le fils, homosexuel prostitué, la mère, le père qui parle, les gens du quartier sont cités à comparaître dans notre esprit. Du grand art populaire puisé à la source gréco-latine. ■

(1) Jusqu'au 29 octobre à l'Échangeur, 59, av. du Général-de-Gaulle, à Bagnolet (93). www.echangeur.org. Les 11, 12 et 13 mai 2023 à Beauvais (60). Le 1^{er} mars 2021, Marina Da Silva rendait compte ici de ce spectacle, dont la distribution depuis a changé.

(2) Jusqu'au 30 octobre au Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 75008 Paris. www.theatredurondpoint.fr. Texte édité aux Solitaires intempestifs.

RADIO



Interview de Régis Hebette par Thomas Hahn

Dimanche 10 octobre 2021 à 14h sur **Radio libertaire** émission "*Tempête sur les planches*"

Lien <https://www.anarchiste.info/radio/libertaire/podcast/semaine/2021-40.html>

à partir de 36 :15''

WEB



KAFKA REVISITÉ

Jean-Pierre Han

18 octobre 2021

***K ou le paradoxe de l'arpenteur d'après le Château* de Franz Kafka. Adaptation et mise en scène de Régis Hébette. Théâtre de l'Échangeur, jusqu'au 23 octobre à 20 heures. Tél.: 01 43 62 71 20. reservation@lechangeur.org**

Les personnages principaux des trois seuls romans de Franz Kafka, *L'Amérique*, *Le Procès* et enfin *Le Château* ont subi au fil du temps, au seul plan de leur dénomination, un véritable assèchement. Du Karl Rossmann du premier livre, le personnage principal du *Château* n'est plus désigné que par la lettre K, après avoir tout de même entre-temps bénéficié d'un prénom, Joseph... Une perte d'identité ? Dans ces conditions on comprend aisément qu'au début du *Château* K. affirme *mordicus* qu'il a bien une identité, celle de sa fonction, arpenteur ! C'est précisément cette qualification, cette « qualité », qu'il va perdre au fil du déroulement du spectacle que met en scène avec beaucoup d'intelligence Régis Hébette. Soit l'anéantissement pur et simple d'un individu : d'arpenteur presque arrogant des premières scènes, car sûr de son bon droit, il deviendra une copie conforme des individus qui peuplent les alentours du château et qui obéissent peu ou prou à ses diktats. C'est cet itinéraire que décrit le roman comme le spectacle, non pas, et on s'en réjouit, dans une pâle illustration, mais une inventivité de tous les instants qui s'appuie néanmoins fidèlement sur les épisodes du livre. Le travail de Régis Hébette se situe dans cet écart à partir duquel il parvient à trouver et à rendre compte de l'esprit de Kafka en n'occultant aucune de ses énigmes. Le paradoxe évoqué dans le titre est aussi dans cet écart. Longue marche de l'« homme sans qualité » épuisante – on sait que la notion de fatigue est essentielle chez Kafka, comme le soulignait Jules Supervielle – vers une absolue soumission ? Alors qu'en unique contrepoint apparaît la figure essentielle d'Amalia, la seule femme pour laquelle K. n'éprouve aucune attirance physique, jeune femme qui est condamnée à tout jamais, elle et sa famille, à subir les conséquences de son acte de révolte.

Le travail de Régis Hébette s'appuie sur une scénographie qu'il a lui-même conçue avec la collaboration de Saïd Lahmar, avec des éléments qui ne cessent de bouger et finissent dans un véritable mouvement de ballet labyrinthique, par encercler le personnage de K. jusqu'à l'étouffement, au *summum* de la tension dramatique. Le rire (car on rit chez Kafka) grince et disparaît. Même tourbillon de la part des personnages qui entourent K.. Personnages tous assumés par une équipe qui est parfaitement cohérente et solidaire : Pascal Bernier, François Chary, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul et June Van Des Esch, tous des rôles multiples alors qu'ils entourent jusqu'au vertige K. (Ghislan Decléty).

Il y a plus de six mois, en plein confinement, Régis Hébette avait présenté une première partie du spectacle. Il a tout balayé, changé quelques rôles, et revisité avec une nouvelle pertinence l'œuvre inachevée de Kafka. On s'en félicite, car on atteint désormais une authentique forme de réussite, même si l'on n'en a jamais fini avec l'auteur pragoïse.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

À l'affiche, Agenda, Critiques, [Evènements](#) // K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet

K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet

Oct 17, 2021 | Commentaires fermés sur K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet



© Hervé Bellamy

ff article de Denis Sanglard

Adaptation du **Château**, dernier roman inachevé de Franz Kafka, **K où le paradoxe de l'arpenteur** conte l'arrivée dans un village reculé d'un arpenteur, venu là par une promesse d'embauche. Seulement on ne peut dans ce village hostile séjourner sans autorisation, délivrée par l'administration. Et une promesse n'est pas une embauche... K, affirmant son droit et demandant réparation, se heurte aux fonctionnaires obtus, à l'absurdité d'une obscure bureaucratie, aux rapports qui semblent ne jamais aboutir, face à sa demande réitérée de rencontrer l'insaisissable et tout puissant Klam. Mais Klam, partout et nulle part à la fois, existe-il ? Pot de terre contre pot de fer, K défait, humilié, résigné rejoint la servilité des villageois soumis à l'autorité administrative du château.

Régis Hebette signe à la fois l'adaptation et la mise en scène de cette tragi-comédie. Un côté expressionniste, onirique même, dans la scénographie, lumières entre chien et loup, crépusculaire, neige en abondance, jeu d'ombres qui découpent, agrandissent les silhouettes, et surtout un décor mouvant, paravents noirs découpés et coulissants, manipulés à vue, labyrinthe menaçant se faisant, se défaisant, qui enferment bientôt K dans ce village et n'offrent bientôt plus d'issue. Une mise en scène fluide, mais où le temps semble comme aboli, étouffé par le rythme donné volontairement étal. Quelque chose semble stagner là qui participe de la condition de K, le seul pourtant dans ce cauchemar, à s'agiter avant de se fracasser devant la force d'inertie des villageois et des fonctionnaires. Régis Hebette efface ainsi tout repère de temps et d'espace, le village semblant être englouti dans le néant et les ténèbres, assujéti au Château. De même ne s'embarrasse-t-il de rien. Peu d'accessoires, réduits à l'essentiel et de brics et de brocs, juste pour signifier, c'est tout. Ce qui prévaut c'est le texte et la silhouette de chacun des personnages dessinés par les comédiens, dirigés au cordeau. A l'exception de Ghislain Decléty, L'arpenteur K, – parfait dans son obstination et son incompréhension d'un système qui le broie – ils donnent corps (au sens premier du terme) et relief, habiles aux changements, entre réalisme et burlesque, aux multiples personnages (39, quand même !) dont ils ont la charge. Se dégage une drôle d'atmosphère, étrange, voire étouffante que réhausse une création sonore anxiogène. Régis Hebette

ne donne pas de clef, n'assigne pas un sens unique à cette œuvre qui se révèle d'elle-même par cette atmosphère dans laquelle il la plonge et qui infuse le plateau et la salle. Une œuvre prémonitoire pour son époque et qui prend aujourd'hui une étrange et sale acuité. Histoire d'une impossible résistance, d'une résignation devant des forces obscures dominantes, d'une soumission obligée au système et ses conséquences. Et si le refus de la soumission existe, incarné par le personnage d'Amalia, c'est au risque assumé d'en payer le prix, être au ban de la société, devenir paria. Ce qui est au cœur de l'œuvre de Kafka et de cette mise en scène.



© Hervé Bellamy

K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après **Le château**, de Franz Kafka

Adaptation et mise en scène de Régis Hebette

Avec Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esh

Lumières Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hebette, avec la collaboration d'Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazotti

Création costumes Zoé Langlare et Cécilia Galli

Régie générale Saïd Lahmar

Construction Marion Abeille

Collaboration artistique Félicité Chaton

Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Du mercredi 13 octobre 2021 au samedi 23 octobre à 20 h

Dimanche 17 h, relâche mardi 19

Théâtre de l'Echangeur

59 avenue du Général De Gaulle

93170 Bagnolet

Réservations 01 43 62 71 20

reservation@lechangeur.org

Article réactualisé le 30 septembre 2022 :

<http://unfauteuilpoulorchestre.com/k-ou-le-paradoxe-de-larpenteur-dapres-le-chateau-de-franz-kafka-mise-en-scene-de-regis-hebette-au-theatre-de-lechangeur-bagnolet/>



THÉÂTRE

K OU LE PARADOXE DE L'ARPENTEUR. VOYAGE AUX RIVES DE L'ABSURDE DES TERRES BUREAUCRATIQUES.

17 OCTOBRE 2021

Rédigé par Sarah Franck



© Hervé Bellamy

Avec cette adaptation du Château de Franz Kafka, Régis Hebette tisse le lien qui unit ce roman inachevé au Procès du même auteur. L'histoire d'un individu pris au piège d'un système qui lui ôte jusqu'au droit d'exister.

Un Arpenteur engagé par un Château inaccessible au commun des mortels échoue dans le village sur lequel ce Château règne. Les informations sur la venue de l'Arpenteur et sur son engagement sont contradictoires et l'accueil des villageois plutôt frais. Dans sa tentative sans cesse battue en brèche d'accéder au Château pour se faire reconnaître, l'Arpenteur K se trouve pris au piège de la toile du fonctionnement administratif. Optimiste – ou inconscient ? – il se débat pour en sortir mais à chaque tentative réduit ses ambitions. Il croise sur son chemin toute une série de personnages hauts en couleur : des aides plutôt collants, si semblables qu'on peine à les distinguer, un aubergiste et sa femme, confits en respect face aux diktats des employés invisibles du Château, le Maire qui lui propose, au lieu de l'embauche promise, un obscur emploi dans une école, un messenger à la mémoire fuyante et bien d'autres, mais aussi des femmes : Olga, l'employée et plus de l'hôtel des Messieurs (du Château), qu'il séduira avant de la laisser retourner à sa vie d'avant, Pépi, la petite servante, qui rêve de celui qui mettrait le feu à l'hôtel, ou Amalia, la seule personne à s'être opposée aux diktats du Château.

Un Château qui n'attend pas d'Arpenteur

Cet Arpenteur-là, d'ailleurs, que doit-il au juste mesurer ? Les villageois, comme le Maire, le lui ont bien signifié. Il n'y a rien à faire dans ce domaine, son inutilité est patente. Dans un monde où tout est établi, règlementé, régi, les questions d'arpentage n'ont pas leur place. Kafka joue sur les mots. Étymologiquement, l'arpenteur, s'il définit celui qui travaille à mesurer la terre (der Landvermesser), porte aussi une valeur négative et désigne, employé comme adjectif, un homme présomptueux, téméraire, enclin à l'outrecuidance. On peut donc légitimement se demander de quel côté penche K. Curieusement aussi, le fonctionnaire invisible auquel K doit avoir affaire et dont il dépend se nomme Klamm (encore un K). Comme si la danse des K dessinait un kaléidoscope de possibles ou les multiples facettes d'un individu écartelé qui se cherche à travers ses multiples reflets, y compris ceux de l'absence et de l'inatteignable.

© Hervé Bellamy



K comme Kohlhaas

À l'origine de la création du *Château* se trouve sans doute la référence à *Michael Kohlhaas*, un texte d'Heinrich von Kleist – un K parmi tous ceux que l'auteur croise – qu'affectionnait particulièrement Kafka. Ce court roman inspiré d'une histoire réelle met en scène, au temps de la Réforme, un honnête marchand de chevaux qui, victime d'un abus de pouvoir, prend la tête d'une révolte et se mue en justicier impitoyable et sanguinaire qui instaure la terreur. Capturé, il est condamné à mort mais contraint en même temps la justice à reconnaître son droit. L'Arpenteur K, lui aussi, demande justice. Il s'acharne à faire reconnaître son embauche auprès d'un Château qui se dérobe sans cesse et nie sa qualité d'être – l'arpentage.

Les tentatives désespérées de l'Arpenteur pour faire valoir son bon droit se heurtent au mur d'une administration invisible mais toute-puissante. Mais, contrairement à Michael Kohlhaas qui, à la fin, obtient gain de cause, K livre avec acharnement un combat dérisoire et perdu d'avance. Il ne gagnera pas parce qu'il se bat à l'intérieur du discours de l'adversaire et qu'il est nécessairement perdant à ce jeu-là. De compromis en compromis, il s'enfonce peu à peu dans la logique du Château et signe les conditions de sa défaite.

Du Procès au Château de l'Arpenteur – K comme Kafka

L'histoire de l'arpenteur constitue une sorte de pendant au *Procès*. Tous deux publiés de manière posthume – *le Château* est écrit deux ans avant la mort de Kafka et laissé inachevé, en plein milieu d'une phrase – ils étaient destinés, selon les volontés de Kafka, à la destruction. C'est à l'exécuteur testamentaire et ami de Kafka, Max Brod, qu'on doit leur sauvetage. Dans les deux romans, K est le nom du personnage principal, doté du prénom « Joseph » dans *le Procès*. K pour Kafka ? Sans doute tant la quête angoissée de lui-même, pris au piège d'une trame qui l'étouffe – il exercera toute sa vie un travail de bureau, est socialement marqué d'être un juif tchèque, écrit en langue allemande et, qui plus est, est nourri de culture hébraïque – autant que sa passion pour la littérature et l'incapacité où il est de s'y consacrer l'obsèdent. On a beaucoup glosé, pour ces deux œuvres, sur la signification à donner à ces écrits. Une dénonciation de la bureaucratie et de ses errements ? Une culpabilité de Kafka qui aurait emprunté les voies romanesques pour se manifester ? L'expression d'un mal de vivre ? Ou une interprétation plus métaphysique, liée à la tradition hébraïque et aux origines juives de l'auteur ?

© Hervé Bellamy



Un homme broyé par la machine administrative

La mise en scène de Régis Hébette opte pour le portrait d'un individu broyé par un système dont les recommandations contradictoires engendrent une négation de l'individu qui, à force de déconstruction immotivée, s'effondre sous les coups de l'entreprise de démolition dont il est l'objet et contre laquelle il ne peut rien. Son Arpenteur d'ailleurs, n'est pas un individu malingre et tourmenté, ballotté au gré des ordres et des contrordres. Incarné par un comédien au physique athlétique, il dit la santé et la force avec laquelle il se lance dans toutes les directions pour tenter de faire tomber ou de contourner le mur invisible qu'on lui oppose. On assiste à sa lente déchéance quand il s'épuise à frapper à des portes qui

ne s'ouvrent pas, à opposer en vain la raison à l'absurdité qu'on lui demande de prendre pour argent comptant. Mais les compromissions successives dans l'espoir d'être entendu ne mènent qu'à la perte de soi, même si K, au bout du rouleau, refuse de quitter le terrain dans l'espoir que quelqu'un l'écoute. Même si le combat est perdu d'avance, sa seule présence demeurera comme une bannière de la révolte.

Un récit polyphonique

K croise sur sa route, au fil de courtes scènes enchaînées, une galaxie de personnages qui se sont laissé broyer par le système ou ont essayé d'en tirer parti et qui sont, de toute façon, des perdants que leur égoïsme, leur obséquiosité, leur frayeur, leur lâcheté, ne peuvent sauver. Dans une série de plans-séquence, où la caméra éclaire tour à tour les péripéties de cette histoire grinçante où le cocasse et l'absurde cessent d'être drôles pour confiner à la tragédie, Régis Hébette accentue la stylisation comme pour faire échapper l'histoire à toute velléité d'interprétation psychologique. Dans cet univers artificiel où la neige tombe en blanches paillettes à l'avant-scène, les personnages sont des figurines tracées à gros traits d'un théâtre de marionnettes où la lumière projette parfois, en ombre chinoise, des doubles démesurés des personnages, silhouettes fantomatiques arrachées d'elles-mêmes, figures d'un théâtre d'ombres de la dépossession. Portes, fenêtres et passages pullulent dans un décor de blocs montés sur roulettes qui forment un labyrinthe. Celui-ci s'encombre d'envahissants papiers devenus fous qui sont autant une métaphore de l'administration que de l'écriture.

Cette machinerie fonctionnant à vue de manière ostensible nous entraîne sur les traces d'une fiction insaisissable, dans les pas d'un arpenteur de terres imaginaires dans lesquelles chacun installe son propre décor et inscrit sa propre histoire. Car le désir de reconnaissance de K, c'est le droit à l'existence auquel chacun aspire et que la société lui dénie.

K ou le paradoxe de l'arpenteur.

D'après *LE CHÂTEAU* de Franz KAFKA

Adaptation et mise en scène Régis Hébette

Avec Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch

Création lumière Eric Fassa avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hébette avec la collaboration de Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazzotti

Création costumes Zoé Lenglar et Cécilia Galli

Construction Marion Abeille

Collaboration artistique Félicité Chaton S Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Production Théâtre L'Échangeur - Cie Public Chéri S Coproduction Théâtre de l'Union - CDN du Limousin

Théâtre l'Échangeur -59, avenue du Général de Gaulle – 93170 Bagnolet

Du 13 au 23 octobre 2021 à 20h, 17h le dimanche 17

Rés. 01 43 62 71 20. E-mail : reservation@lechangeur.org

Tournée (en cours d'élaboration) : Théâtre de l'Union, CDN du Limousin ; Théâtre du Beauvaisis, Scène nationale de Beauvais



K ou le Paradoxe de l'Arpenteur

Ecrit par Guillaume d'Azémar de Fabrègues

Le 19 octobre 2021



K ou le paradoxe de l'arpenteur à L'Échangeur – Théâtre Bagnole : belle création de Régis Hebette, une adaptation du Château de Kafka où le spectateur va sentir dans ses tripes disparaître l'espoir de l'Arpenteur, comme la bille d'un flipper disparaît quand le joueur se lasse.

Sur la scène, de grands blocs noirs. On aperçoit une table, deux chaises. Un de ces meubles qu'on trouve à l'entrée des stands, dans les expositions. Le vent souffle, il neige, un homme avance en soufflant. On le retrouve couché par terre. Excusez-moi, Monsieur, je suis le fils du portier du château, le village appartient au château. Après vérification, l'homme ne peut être mis dehors, le Château attend bien un Arpenteur. On va suivre l'Arpenteur dans ses tribulations, il veut simplement faire ce pour quoi il a été appelé, il ne comprend pas le fonctionnement de ce vase clos où l'attention un jour reçue de Klamm, le Chef de Bureau du Château tient lieu de position sociale, où chacun manipule l'autre, dont il ne connaît pas les règles.

Dès les premiers pas glissés de l'Arpenteur dans la neige, je me suis laissé embarquer par le parti pris de Régis Hebette de suivre l'Arpenteur l'arpenteur à la trace, depuis son arrivée au village jusqu'au moment où il connaît sa place. J'ai apprécié la scénographie, très sombre, très mobile, la lumière claire-obscur, le son. Comme un flipper qui se recomposerait en permanence, sur lequel l'Arpenteur serait la bille, lancé d'obstacle en obstacle jusqu'à ce que Klamm le joueur se lasse de la partie. J'ai savouré le jeu de Ghislain Decléty Arpenteur christique à tout instant au cœur de l'action. Sans jamais laisser l'attention du spectateur, la pression monte, l'étau se resserre sur K qui se perdra sans jamais renoncer.

C'est du beau théâtre, où le spectateur sent dans ses tripes l'incompréhension grandissante de K, son espoir qui s'éteint peu à peu. C'est du beau théâtre, que la salle a salué de longs et chaleureux applaudissements.

Au Théâtre l'Échangeur Bagnole jusqu'au 23 octobre 2021

Du mercredi au samedi : 20h00 – dimanche 17h00

Tournée en cours de définition : Théâtre de l'Union – CDN du Limousin, Théâtre du Beauvaisis, Scène Nationale de Beauvais

Texte : Franz Kafka, adaptation Régis Hebette

Avec : Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch

Mise en scène : Régis Hebette

Création lumière Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hebette, avec la collaboration de Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazzotti

Création costumes Zoé Lenglar et Cécilia Galli

Construction Marion Abeille

Régie générale Saïd Lahmar

Collaboration artistique Félicité Chaton

Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Photo : Leslie Camara

Article réactualisé le 03 octobre 2022 :

<https://jenaiquunevie.com/2022/10/03/k-ou-le-paradoxe-de-larpenteur-dapres-le-chateau-de-kafka-a-lechangeur-bagnolet-mise-en-scene-regis-hebette/>

K ou le paradoxe de l'arpenteur D'après Le Château de Franz Kafka Adaptation, Mise En Scène et Scénographie Régis Hebette.

15 Octobre 2022



Sobre, Captivant, Envoutant.

Be=lle adaptation, Kafka est parmi nous....

La mise en scène, la scénographie, le jeu des acteurs, nous plonge dans un monde absurde, dirigé par l'autorité suprême d'une administration puissante, un monde qui nous plonge dans l'angoisse.

Dans la pénombre, sous la neige, un homme avance luttant contre le froid et le vent. Arrivée au village, il cherche le château où il est convoqué comme arpenteur. Mais les habitants sont hostiles, peu accueillants et tous sous l'autorité du château qui surplombe le village.



Personne ne peut séjourner au village sans autorisation délivrée par l'administration du château. K va s'efforcer de connaître le pourquoi de son recrutement auprès de son employeur pour pouvoir se mettre à la tâche.

Difficile entreprise, Klammer, le Chef de Bureau du château où siège l'administration semble inaccessible et hors d'atteinte.

Nous suivons K dans ses pérégrinations au milieu de ce monde intrigant où grandit peu à peu l'angoisse de l'inconnu.

Nous sommes dans le royaume de l'absurde. C'est envoutant, nous sommes ébranlés et captivés.

Durant son périple, il fera de curieuses connaissances toutes ayant l'air de sortir d'un conte fantastique.

Les personnages hauts en couleur nous réjouissent.

« Arthur et Arthur » les deux aides de K, désinvoltes, sans gêne et loufoques

Frieda au divers visages, amoureuse et fragile puis intrigante et manipulatrice. Barnabé messager du château angoissé à en oublier de remettre les messages. Pepi blâmant Frieda pour séduire K.

La patronne de l'auberge au caractère bien trempé.



Une multitude de personnages qui nous ravissent, interprétés avec talent par Célia Catalifo, François Chary, Antoine Formica, Barthélémy Goutet, Cécile Saint-Paul, Marie Surget. Tous nous enchantent par leur gestuelle et la justesse de leur jeu.

Ghislain Decléty incarne l'arpenteur avec brio, il envahi le plateau par son charisme et talent.

La scénographie est astucieuse et efficace, des grands panneaux de bois noir glissent sur scène et créent un

univers quelque peu sombre et inquiétant. Des jeux de lumières projettent les images du château dominant le village, agrandissent les personnages un peu comme dans un rêve ou un cauchemar.

Merci à tous pour ce moment théâtral émouvant et troublant.

Claudine Arrazat



Création lumière Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar / Scénographie Régis Hebette, avec la collaboration de Eric Fassa / Création sonore Samuel Mazzotti / Création costumes Zoé Lenglar et Cécilia Galli / Construction Marion Abeille / Régie générale Saïd Lahmar / Collaboration artistique Félicité Chaton Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Production Théâtre L'Échangeur - Cie Public Chéri / Coproduction Théâtre de l'Union - CDN du Limousin

Tournée en cours de définition Théâtre de l'Union - CDN du Limousin, Théâtre du Beauvaisis, Scène Nationale de Beauvais.

Au Théâtre L'échangeur - Bagnolet Jeudi 06 >> Samedi 29 Octobre 2022

20h00 lundi, jeudi, vendredi & samedi | 16h30 dimanche | relâches mardi & mercredi

Ubiquité culture(s)

K ou le paradoxe de l'Arpenteur



Photos de répétitions © Hervé Bellamy

D'après *Le Château* de Franz Kafka – adaptation et mise en scène Régis Hébette, Compagnie Public Chéri – au Théâtre de L'échangeur de Bagnolet.

« Il était tard lorsque K. arriva. Une neige épaisse couvrait le village... » Ainsi commence le roman de Kafka, son dernier roman écrit deux ans avant sa mort, en 1922, et resté inachevé. Kafka se serait inspiré d'un texte de Heinrich Von Kleist, *Michael Kohlhaas*, connu pour être une de ses lectures favorites.

L'Arpenteur K. (Ghislain Decléty) chemine dans la neige pour se rendre au château situé dans un lieu reculé, muni d'une promesse d'embauche. Il fait face à de nombreuses embûches et se trouve affublé de deux aides de camp plutôt grotesques, Arthur et Jérémie, deux mouchards en quelque sorte (François Chary et June Van Der Esch). Il n'atteindra jamais le château, faisant face à la suspicion de tous et décide de se mettre à la recherche de Klamm, le haut fonctionnaire du village, pour faire valoir son droit. Il n'atteindra que son secrétaire, Erlanger.

On suit donc K l'Arpenteur dans un récit tragi-comique, plein d'énigmes, d'étrangetés et de rebondissements. Sa rencontre avec la patronne de l'hôtel (Cécile Saint-Paul) et avec l'hôtelier (Pascal Bernier), avec Barnabé (Antoine Formica) messenger du château qui l'emmène chez lui et lui présente ses parents et ses sœurs, Olga et Amalia, sa rencontre avec l'instituteur, avec Frieda (Cécile Lesgage) l'amie de Klamm qu'il rencontre à l'auberge des Messieurs, qu'il séduit et qui le suit, puis qui le quittera, lui préférant Jérémie. Pepi, son éphémère remplaçante qui tente de le séduire.

D'écueil en écueil, sur son chemin de Damas et face à une absurde bureaucratie, l'Arpenteur K cherche ses vérités. On assiste à sa mise à mort dans une démultiplication de lieux, de dysfonctionnements, de rires et pouvoirs maléfiques. Le récit de la famille de Barnabé poussée à la disgrâce par le pouvoir local, l'éclaire. Pour lui tout tangué et chavire, pour le public tout se trouve entre naïveté à la Buster Keaton *l'homme qui ne rit jamais*, et présages d'un redoutable Méphistophélès. Le rêve des justiciables que fait K. avec l'évocation d'un couloir interdit fermé par une porte qui n'en est pas une, met en lumière la dépossession

de l'individu face aux arcanes bureaucratiques et son isolement, thème qui se trouvait dans d'autres romans de Kafka comme *Le Procès* et *La Colonie pénitentiaire*.

« J'ai dormi plus de douze années... » La notion du temps se brouille et *Le Château* devient comme une métaphore de l'état, ou encore un paradis inaccessible, ou peut-être est-on dans la pure confusion mentale et suit-on le destin d'un homme que l'on broie, l'expression de ses angoisses, vertiges et humiliations. Il y a du polar, du fantastique, de l'absurde et des malentendus dans ce parcours un tant soit peu pathétique où se joue la partie entre le côté servile de certains, la domination et le rapport de force d'autres.

À travers *K ou le paradoxe de l'Arpenteur*, Régis Hébert propose une lecture fine du roman de Kafka. Son concept de scénographie mobile (qu'il réalise avec la collaboration d'Eric Fassa) sur un plateau vide, se compose de praticables qui glissent et dessinent les différents espaces du village, les auberges, la nature. Tout est simple et dépouillé, efficace, et tous les acteurs sauf K. habitent plusieurs rôles, avec une grande fluidité. C'est un processus que le metteur en scène met en marche au fil des répétitions et qu'il laisse mûrir. Il construit le spectacle au plateau et réalise avec les acteurs le travail d'un coureur de fond. Dans *K ou le paradoxe de l'Arpenteur* chacun est à sa place, l'essence des idées et le trouble des personnages de Kafka y prennent vie magistralement

Brigitte Rémer, le 30 octobre 2021

Avec : Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch – création lumière Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar – scénographie Régis Hébert, avec la collaboration de Eric Fassa – création sonore Samuel Mazzotti – création costumes Zoé Lenglar, Cécilia Galli – construction Marion Abeille – régie générale Saïd Lahmar – collaboration artistique Félicité Chaton – assistant à la mise en scène Nathan Vaurie.

Du 13 au 23 octobre 2021 à 20h, dimanche à 17h, relâche mardi 19 octobre – au Théâtre de L'échangeur (Bagnolet) – 59 avenue Général de Gaulle – 93170 Bagnolet – métro : Gallieni – tél. : 01 43 62 71 20 – site : www.lechangeur.org

En tournée : Théâtre de l'Union – CDN du Limousin et au Théâtre du Beauvaisis, Scène Nationale de Beauvais.



Le 19 octobre 2021
Ecrit par Frédéric Bonfils

K ou le paradoxe de l'arpenteur

***K. ou Le Paradoxe de l'Arpenteur* est une adaptation du *Château*, le dernier roman inachevé de Franz Kafka, écrit en 1922.**

Avis de Foudart  

L'histoire d'un étranger qui arrive dans un village de montagne après un pénible voyage pour y satisfaire à une promesse d'embauche au Château. Mais dans ce village reculé où l'hospitalité n'est pas de règle, on ne peut séjourner sans autorisation ; et pour les Messieurs en charge de l'administration du Château, une promesse d'embauche ne signifie pas nécessairement une embauche.

À PROPOS DU CHÂTEAU

À l'origine de l'écriture du *Château*, il y a semble-t-il un texte de Heinrich Von Kleist intitulé *Michael Kohlhaas*, connu pour être une des lectures favorites de Franz Kafka. Dans ce court roman inspiré d'une histoire réelle du XVIème siècle, un honnête marchand de chevaux - victime de l'abus de pouvoir d'un baron local et d'une justice qui lui refuse réparation - prend la tête d'une révolte et, détruisant villes et châteaux, instaure dans le pays une terreur qui déstabilisera le pouvoir en place. Kohlhaas sera finalement condamné à mort et exécuté pour ses méfaits, mais il contraindra aussi dans le même temps la justice à reconnaître son droit et à condamner le Baron pour ses exactions.

K ou le paradoxe de l'arpenteur est un spectacle ambitieux et courageux au texte un peu désuet qui propose une lecture acide de la société et du pouvoir bureaucratique. C'est un récit tragique et comique à la fois avec une très belle atmosphère proche du conte, tout en ombre et lumière et de multiples tableaux.

Il semble les personnages font face à un cruel dilemme : ou bien accepter la domination et vivre dans l'humiliation, ou bien la refuser et payer le terrible tribut du refus.

C'est aussi une pièce étrange et poétique interprétée avec beaucoup de panache, d'humour et une certaine dérision.

Un spectacle Kafkaïen

Après un démarrage magnifique et passionnant et de très belles scènes enneigées, *K ou le paradoxe de l'arpenteur* est un bel hommage à l'œuvre de **Kafka**, mais c'est, quand même, un spectacle qui paraît un peu long et finit par lasser un peu.

K ou le paradoxe de l'arpenteur

D'après *Le Château* de **Franz Kafka** Adaptation et mise en scène **Régis Hébette** Avec **Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch**

Photos de répétitions ©Hervé Bellamy

Théâtre de L'échangeur de Bagnolet

59 avenue Général de Gaulle 93170 BAGNOLET

DU 13 AU 23 OCTOBRE Du lundi au samedi à 20h

Le dimanche à 17h

Relâche mardi 19 octobre

emotion

culture

instructif

politique

loufoque

poétique

Théâtre du blog

K ou le Paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château, de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette

22 octobre, 2021 | Christine Friedel

K ou le Paradoxe de l'arpenteur, d'après *Le Château* de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette

Une situation justement kafkaïenne: l'enfer administratif que tout le monde connaît et qui détruit les plus faibles. En gros, trouve un logement celui qui en a déjà un, puisqu'il faut donner une adresse et trouve du travail, celui qui en a déjà un... Dans *Le Château*, son auteur va bien plus loin que les tracasseries d'une bureaucratie obtuse et absurde : est ici en jeu la condition même de l'humanité, sous son aspect socio-politique. Quelque part, au « château », le pouvoir règne sur une hiérarchie infinie, de haut en bas, jusqu'au village tout proche.



©x

L'arpenteur K s'y rend (humour noir de la langue !) en confiance, avec sa lettre de mission pour travailler à ce château dont il n'atteindra jamais, ne serait-ce qu'un premier fonctionnaire. Il restera cantonné en bas, face au maire du village, à un instituteur faible et arrogant et à un brave messager, plus ou moins autoproclamé. Il sera, de plus, flanqué de deux aides grotesques et inquiétants, qui ressemblent bien aux « guides » ou « traducteurs » des pays totalitaires, préposés à la surveillance des étrangers.

Les filles ont un regard nettement plus favorable sur le nouveau venu : Olga, qui est de la famille du messager, Frieda employée à l'hôtel des messieurs où elle servait à boire au puissant et invisible Klammer, et Pepi, sa remplaçante, qui, elle au moins, de mettre le feu à tout ça... Amalia, dans sa famille réprouvée par sa soi-disant faute : elle a repoussé les avances grossières d'un "Monsieur" du château, sera la seule à tenter de lui ouvrir les yeux. L'arpenteur K, donc arrivé un jour de neige,

refoulé de tout refuge, soumis à la torture de privation de sommeil, reçu dans la seule maison des parias, rabaisé, humilié, effaré, mais toujours sûr de sa mission, finira par perdre sa tranquille assurance de bon professionnel venu faire son métier. Destin inspiré par la devise de Michael Khoohlas chez Kleist : « Fiat justitia et pereat mundus » : « Que la justice s'accomplisse, le monde dût-il s'effondrer ». Paradoxe de l'arpenteur...

L'adaptation du roman par Régis Hébert est scrupuleuse et précise. Il en extrait des dialogues qui sont presque déjà des scènes. Le tempo ne faiblit pas, grâce aux comédiens qui manipulent avec humour caissons de bois, murs, meubles, boîtes à malices et à double fond... Ils glissent d'une scène à l'autre et métamorphosent les lieux. Pour l'arpenteur K, ce sont autant de pièges, chausse-trappes et surprises y compris celle de trouver un moment de bienveillance ou un court refuge. Ghislain Decléty incarne avec constance à la fois la chute de K et sa résistance -on pourrait dire réluctance- il relance toujours, sinon le combat, du moins le défi. Jusqu'à ce qu'Amalia lui ouvre les yeux...

Nous regardons la machine à jouer et les trouvailles de ce *K ou le Paradoxe de l'arpenteur* avec un plaisir d'enfant, sans que cela efface l'enjeu politique du texte. Pourtant, au bout d'un moment, le spectacle paraît long, voire interminable. Et c'est juste : « Kafka ne veut pas (c'est une position éthique), dit Jean-Pierre Lefèbre dans une préface à ses romans, habiller esthétiquement d'un épilogue artificiel, l'abandon d'une histoire qui, par essence, n'en finit pas. » Mais comment tenir, au théâtre, la logique de l'inachevé ? Il y a bien quand même un moment où le noir se fait sur la scène et la lumière dans la salle. Mais il faudrait sans doute accentuer ou ralentir le rythme pour donner une forme théâtrale à l'inachevé. Facile à dire... Au bout du compte, ce bon et beau spectacle rend justice à Kafka, à son humour et à sa réflexion sans fin sur un monde qui commençait à déjà mal tourner en 1922, avec ses amertumes juste après la Grande guerre...

Christine Friedel

Spectacle vu à l'Échangeur, Bagnolet (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 23 octobre.

T. : 01 43 62 06 92.

K ou le Paradoxe de l'Arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette.



Crédit photo : Leslie Camara.

***K ou le Paradoxe de l'Arpenteur*, d'après *Le Château* de *Franz Kafka*, adaptation et mise en scène de *Régis Hébette*.**

Dans *le Château*, K. s'est présenté au village en qualité d'Arpenteur nommé par les autorités, le Château lui fait savoir qu'il n'est pas au courant de cette nomination, puis, comme K. veut faire valoir ses droits et que rien ne peut le détourner de son idée, le Château se ravise, et après avoir mis deux « aides » à son service exclusif, K. est informé *officieusement* qu'on est content de lui en haut lieu et qu'on l'engage à continuer. K. n'a pas commencé à travailler, il ne commencera jamais.

L'oeuvre de Kafka traite du sens de la vie et de son mystère jusqu'à l'absurde et l'angoisse. Après la mort des systèmes et des illusions, l'univers kafkaïen est l'expression a posteriori d'un désarroi. *Le Procès* et *Le Château*, deux oeuvres inachevées, donnent vie à un cauchemar fascinant, au moment où l'être prend conscience de son instabilité et de sa solitude. Un univers quotidien où des subalternes transmettent des ordres autoritaires – un conte d'épouvante fantastique et romantique.

Inexorable est la défaite du héros défendant son droit : il en est humilié et se fait aussi servile que les habitants du village. Une dramaturgie de l'échec se met en place – malentendus et mystères, occasions manquées et interdictions incompréhensibles – humour noir, ironie lucide et résignation.

K., dont on tolère la présence sans en attendre quelque service, dispose ainsi étrangement de deux acolytes, Arthur et Jérémie, et d'un messenger, Barnabé. Le Château restant inaccessible, K. se laisse séduire par Frieda, la serveuse de l'auberge, ancienne maîtresse de Klammer, l'un des messieurs du Château; Frieda perd sa place et K. accepte un emploi de concierge à l'école du village, s'installant avec la jeune femme. L'instituteur et sa femme ne cesseront de les tourmenter.

L'insouciance juvénile des deux assistants collés à K., installés dans son lit alors qu'il dort avec Frieda, les rend grotesques. K. tente d'approcher Klammer, en vain. La patronne de l'auberge lui démontre la folie de son entreprise, et K. critique le respect des villageois face au Château.

Or, Amalia, la soeur d'Olga et de Barnabé, a refusé les propositions malhonnêtes d'un fonctionnaire du Château : sa famille est mise au ban de la société. Le père oeuvre inlassablement en vue de la réhabilitation. Olga se livre aux serviteurs du Château, rien n'y fait. Barnabé, qui entretient de lointaines relations avec l'administration du Château, représente leur dernier espoir.

Entre-temps, Frieda, se croyant abandonnée, s'acoquine avec Jérémie et retourne à l'auberge. K. est convoqué à l'auberge par Erlanger, un secrétaire de Klamm. Il croise Frieda et tente de renouer avec elle. A la recherche de la chambre d'Erlanger, K. pénètre chez un autre secrétaire, Bürgel qui s'étend sur la nature et les prérogatives de sa fonction; or, K. mort de fatigue, s'endort.

Un cruel dilemme : accepter la domination et vivre dans l'humiliation, ou bien la refuser et payer le terrible tribut du refus, comme Amalia. Chez Kafka, il n'est aucun échappatoire à cette alternative.

Régis Hébette adapte et met en scène *Le Château* avec une esthétique toute kafkaïenne – figures, mouvements et déplacements dessinés d'un trait sombre et sûr. Il signe la scénographie, avec Eric Fassa et Marion Abeille, le son de Samuel Mazzotti, les costumes de Zoé Lenglar et Cécilia Galli.

Un monde chaotique est organisé dans l'espace nu à partir d'éléments significatifs – boîtes, cageots, panneaux, parois, portes, pièces collectives ou d'intimité – qui, mobiles, esquissent les intérieurs ou extérieurs, décor changeant qui souligne les ruptures, les cassures d'une continuité impossible.

Rêve ou réalité incertaine, les personnages sont des figures évanescences, des fantômes inaccessibles et narquois. Les comédiens passent d'un rôle à l'autre avec beaucoup d'à-propos. Seul, K. l'Arpenteur est tenu par Airy Routier, à la fois intensément présent et ailleurs, dormant, tel un sans domicile fixe au pied d'une maison villageoise avant d'atteindre le Château situé plus loin.

François Chary et June Van Der Esch endossent les habits de Jérémie et Arthur, tels deux frères jumeaux loufoques et burlesques, se livrant en duo à leur ballet facétieux sans se lasser. Barnabé que K. voit tel un « messager » officiel est un reflet de lui-même – une vocation artistique non reconnue. Il est joué par Antoine Formica qui assure aussi beaucoup d'autres personnages. Pour l'instituteur, interprété entre autres rôles, Pascal Bernier a toute la raideur et rigidité voulues.

Quant à Cécile Saint-Paul, pour l'aubergiste et la femme de l'instituteur, parmi d'autres, elle joue bien l'étrangeté de la situation, absorbée encore par son rôle d'autorité tenu avec droiture et foi. Et Cécile Lesgages est une Frieda sincère, jeune femme vive, décidée et engagée dans le monde.

La « réalité » de Kafka affleure dans *Le Château* : il vient de quitter les Assurances ouvrières; le château et le village existent encore; le motif du paria l'attire, l'amour pour Milena aussi. Bien des traits du mari de Milena, Ernst Polak, rappellent le personnage de Klamm. Frieda, grâce à qui K. espère acquérir droit de cité, est incapable de se détacher de Klamm. Enfin, le « Herrenhof », hôtel des Messieurs, était un café de Vienne que les littérateurs appelaient « Hurenhof », hôtel des p...

L'incertitude, l'indécision et le doute qui dévorent le protagoniste sont exprimés sur le plateau de théâtre dans un agencement scénographique habile, selon les moments éloquents – rêve ou cauchemar – choisis, via la vigilance des comédiens qui incarnent leur personnage tout en sachant se couler dans le chœur. C'est l'hiver dans le village et la contrée entière bordant le château est marquée par le froid, le gel et la neige : on voit les habitants du village glisser comme des patineurs sur la surface glacée du sol – vitesse, précipitation et sourire de l'amusement improvisé.

Etaient proposés les deux tiers du spectacle ; sa création prometteuse est portée à l'automne 2021.

Véronique Hotte

Représentation professionnelle du 19 mars 2021 à *L'Echangeur*, 59 avenue du Général de Gaulle à **Bagnolet (93)**.



ENTIEREMENT ÔM À FLEUR DE PEAU

LUNDI 7 & MARDI 8 NOVEMBRE 2022

Arts-chipels.fr

Les meilleurs spectacles du moment, théâtre, cinéma, expositions, concerts et aussi livres et autres événements culturels...

DANSE

ENTIEREMENT ÔM À FLEUR DE PEAU – UNE POÉSIE DANSÉE SENSIBLE ET SENSUELLE COMME UNE INTERROGATION SUR LE FÉMININ/ MASCULIN

18 NOVEMBRE 2022

Rédigé par Fabienne Schouler et publié depuis Overblog



Le spectacle commence dans la pénombre, des tonnes de vêtements éparpillés sur le sol. Et puis... le noir et les danseurs sont là, allongés, silencieux et se mettent en mouvement lentement. Ce sentiment de langueur, de présence tranquille, de présence simplement dans le mouvement, dans l'instant avec les autres et le public est omniprésent tout le long du spectacle.

La pratique chorégraphique d'Armelle Cormillon s'appuie beaucoup sur le lâcher prise, l'improvisation et la liberté de se laisser porter par ses émotions. La liberté d'« Être vrai » avec cette assertion que l'erreur peut être un cadeau qu'il faut savoir accepter et bonifier. L'improvisation dans la création chorégraphique n'est pas une pratique nouvelle ni vraiment innovante. Cela fait longtemps que d'autres chorégraphes l'ont expérimentée. Mais la particularité de ce spectacle c'est la tranquille fluidité avec laquelle cela se passe.



Armelle Cornillon a travaillé dix ans comme chorégraphe et professeur de danse de l'équipe de France de voltige équestre. Elle a travaillé avec les athlètes l'interprétation et l'improvisation artistique dans leur préparation aux compétitions. Cette approche de la performance et du lâcher prise est toujours son fil conducteur dans sa pratique chorégraphique. Elle décrit l'accompagnement qu'elle donne à ses interprètes comme un apprentissage de la liberté de se laisser porter par leurs émotions pour retrouver / trouver l'énergie, la liberté d'être vrai à travers ses émotions. Les émotions viennent de notre cerveau rachidien. Les émotions primaires sont un langage du corps qui sont faites pour mouvoir le corps et Armelle Cornillon revient à cette mécanique.

Paroles de Armelle Cornillon « L'improvisation consiste à créer un vide mental pour accéder à sa spontanéité et à sa créativité... Interpréter ce n'est pas faire mais vivre l'action... L'important c'est l'émotion, l'énergie vient de l'émotion des interprètes mais aussi du public. »



IL y a des moments magiques comme le pas de deux avec un accordéon dont ne sortait aucun son, juste il soufflait comme une respiration, comme le souffle d'une émotion. Le lent échange de jupons, crinolines que chaque danseurs et danseuses enfilent et utilisent. Cette pratique de l'habillé / déshabillé, féminin / masculin nous interroge sur le genre et les codes vestimentaires associés. Une femme s'habille comme cela, un homme comme ceci et c'est ainsi. Notre regard et notre cerveau font des associations systématiques sur lesquelles Armelle Cormillon s'appuie et joue pour nous bousculer dans nos certitudes sur le genre.

Les interprètes de ce spectacle ne sont pas tous des danseurs. Elle associe des danseurs mais aussi des clowns et des non professionnels.

Ce spectacle parle des problématiques de genres, tous humains, hommes et femmes. Il parle de la féminité dans chacun de nous, dans un monde dominant masculin et paradoxalement à l'origine il était interprété par dix-sept danseurs. Que des hommes pour parler de ce sujet paraît anachronique mais elle l'explique par l'envie de faire émerger, de faire parler les hommes de leur féminité. Et puis il y a eu #metoo et rien depuis n'est plus pareil. Le spectacle est donc désormais mixte, Cinq femmes et six hommes. Et parfois ce ne sont pas forcément les femmes à qui c'est le plus facile de parler féminité.

Mais c'est aussi un spectacle sur la part d'ombre, cette part de moi que je ne veux pas voir mais qui fait partie aussi de moi. Armelle Cornillon travaille finalement sur l'entièreté de l'être, Entièrement moi m'aime dit-elle. Mais elle ne cherche pas forcément à réconcilier les êtres avec eux-mêmes combien de psychanalystes s'y sont attelés sans succès non elle cherche peut-être juste à exprimer nos émotions, à nous interroger sur nous-même entièrement.

Distribution :

Cie O'Dela

Chorégraphie : Armelle Cornillon

avec

Pablo Delgado, Laura Esteve, Guillaume Lemoine, Alseye Ndao, Simon Pierzchlewicz, Ragavi Ramkumar, Mélody Riobe, Aurélien Rotterdam, Juana Stoessel, Lautaro Valenzuela, Loah Vincenti

Musique Shamanic Drums, Plastikman, Pan Sonic, Olafur Arnalds, Meditative Mind, Armand Amar

Création lumière Catherine Cheyssial

Conception décors & costumes Armelle Cornillon



LA VIEILLE VIERGE INSOMNIAQUE

JEUDI 17 >> JEUDI 24 NOVEMBRE 2022

Un Fauteuil pour L'Orchestre

La vieille vierge insomniaque, texte et mise en scène de Dominique Collignon-Maurin, à L'Échangeur, Bagnolet

Nov 22, 2022 | Commentaires fermés sur La vieille vierge insomniaque, texte et mise en scène de Dominique Collignon-Maurin, à L'Échangeur, Bagnolet



© Frode Bjørnstad

fff article de **Nicolas Thevenot**

On le monte à cru. Il nous emporte dans les plis de sa peau rude, ce théâtre, galopant à flanc de réel. Une monstration où les corps font irruption, aussi impondérables qu'un miracle, aussi imposants qu'une montagne en procession. Ils ont leur poids de jeu, ils connaissent le souffle des mots qui sont des jets de pierre, ils savent les gestes qui sont la chair de leur chair. Ils nous empoignent. Ils font fracas comme des éboulis. Dans un même cri, dans un même ralliement, comme à l'annonce du trépas du roi, ces acteurs clament et la mort du théâtre et la naissance d'un nouveau théâtre dont la folle jeunesse et la magistrale vaillance n'ont que faire de l'émergence (pour citer un terme à la mode dans le théâtre public). C'est le paradoxe et la magnificence de **La vieille vierge insomniaque** que d'être métaphysiquement ce début chevauchant sa fin. Une éternité plane, comme un perpétuel recommencement, sur ce qui fait œuvre de l'instant et que la disparition menace. La matière filandreuse et trompeuse du temps a disparu, aspirée et fondue dans la masse des présences. Avec **La vieille vierge insomniaque**, c'est le corps du théâtre que l'on partage et dévore comme une secrète eucharistie, avec un goût de terre dans la bouche.

La *représentation* n'aura pas lieu, car ce qui a lieu ici ne *représente* rien sinon la vigoureuse et salutaire trouée dans l'ordre spectaculaire du monde. C'est l'exception de l'art vengeur et rieur. C'est le vide, celui de la vierge, esseulée sur son lit à barreau, « *la pas tâchée, la sans niquer* », ce trou qui ne connut pas le plein, et qui, de ce manque, peuple ses nuits insomniaques, engendre ses figures *ex nihilo*. C'est le syphon sans fond de l'esprit intranquille dont le vortex est comme l'œil tourneboulé recomposant cul par-dessus tête la sainte trinité. Tout cela se mêle à la pelle. C'est le trop plein de cette autre famille, voisine de palier, toute droite sortie de l'armoire, père vicieux, mère acrimonieuse, s'entredéchirant le fils artiste, refoulé, mis en croix par le star-system. « *C'est pas bientôt fini ce drame permanent !* » hurlera-t-on. Pendant ce temps, la vierge se lamente : « *Des mouches à merde sur le glacié de mes ovaires !* »

Ce théâtre est un sémaphore. Il fait signe de toute part. Nous, tristes contemporains voguant dans un océan d'insignifiance, il nous hèle depuis les terres cartographiées par Antonin Artaud, celles d'un théâtre de la cruauté, terres ensauvagées et affranchies de la mortifère psychologie. ***La vieille vierge insomniaque*** s'accouple avec tous les corps des défunts théâtres, de la farce moliéresque à la commedia dell'arte, passant d'une érection à une chiasse, elle emmanche avec une vigueur inégalée les traits de ses illustres prédécesseurs comme autant d'oriflammes. Transportés par une jubilation infinie, qui est une sorte de jouissance sans fin, les actrices et acteurs sont actes purs, parfaite exécution, travaillés musicalement par les mots de Dominique Collignon-Maurin comme l'eau fougueuse façonnant et sculptant la roche. Le texte est un flux poétique et prosaïque, chargé d'assonances, comme la cataracte ouvrant les vannes d'un grand défoulement, une confession malicieuse comme le bourdonnement d'une résurgence, la parole est modulée par des courants souterrains, imprimant à nos oreilles la semblance d'affects dont il ne resterait que la forme évidée, cathartique.

C'est à vue, sans illusion, que ce théâtre joue, dans la franchise de sa lumière, dans le silence ajouré par le carillon d'une horloge de salon, le grincement d'une porte et deux musiciens égrenant quelques notes concrètes. Dominique Collignon-Maurin instaure un régime et une exigence de vérité, de justesse qui passe outre au naturel (qui n'est que l'idéologie esthétique d'une époque qui voudrait se passer de l'art au bénéfice de la culture) pour atteindre à la profération, ultime gloire ceignant le nu de l'existence. Le grand jeu, immense, de Marie Vayssière, Emmanuèle Stochl, Patrick Condé, Jean-Marie Champagne, sert avec humilité et puissance, sans faillir, le grand soir. Et puis, sans prévenir, les corps décharnés de ces géants de la montagne au teint de plâtre, comme épuisés par le ballet des gestes nets et secs, le commerce des seins et des cuisses malaxés, s'en iront sans théâtre, gravant dans nos cœurs émus cette implacable et lucide épitaphe : « *Je pars sans magie* ».

LVVI, La Vieille Vierge Insomniaque, texte et mise en scène Dominique Collignon Maurin. A l'Echangeur – Bagnolet.



Crédit photo : Emma Pat

LVVI, La Vieille Vierge Insomniaque, texte et mise en scène **Dominique Collignon Maurin**, assisté de **Valérie Bousquet**. Avec **Marie Vayssière, Patrick Condé, Emmanuèle Stochl, Jean-Marie Champagne**. Musique **Frédéric Stochl, Seiji Murayama**.

Enigmatique est le titre, *La Vieille Vierge Insomniaque*, qui reprend un monogramme rappelant une vague référence antique gréco romaine – LVVI.

La scène se découvre au public, elle est déjà une invitation à un monde onirique composé d'éléments fondateurs des rêves : au centre, une porte isolée et de côté, à cour, une armoire, et à jardin, un lit-cage en fer.

Trois parois entourent les trois objets croisés par une diagonale avec, près du lointain, un petit gradin de salle pour petit théâtre, face au public. Et, sur une chaise près des spectateurs, la place du souffleur.

Le décor se suffit presque à lui-même, et dégage la poésie matérielle et étrange du songe.

Les acteurs s'installent en fond de plateau sur le petit gradin et la Vieille Vierge se détache pour monologuer sur son lit métallique. La comédienne est Marie Vayssière; et ses plaintes à l'humanité et à ce qu'on suppose un Dieu ou un diable, en font une Job féminine, poétique et décidée, ratiocinant de sa voie douce mais infatigable dans une langue au registre soutenu.

L'auteur la présente : « après le sacrifice de son fils sur l'autel du star-système, une dame de la petite bourgeoisie perd le sommeil, s'identifie à la Vierge éternelle et se désespère de ne pouvoir mourir. » En fait, la Vierge apparaît davantage comme une paysanne vêtue à l'ancienne, à la poitrine proéminente, et dont la plainte s'adresse infiniment à elle même.

Côté cour, à droite de la porte centrale et en biais, sortant de ou rentrant dans l'armoire, le trio infernal : père, mère et enfant. Pour l'auteur encore, « Antoine est aussi l'ogre, Marthe est l'ogresse et aussi la Vierge, Pierre est le fils de Marthe et d'Antoine, mais aussi celui de la Vierge »

Et ces trois-là s'en donnent à cœur joie dans la violence, la scatologie, la sexualité, la gloutonnerie et les éructations permanentes. C'est toute la violence des relations non dites ou cruellement exprimées dans les familles que jouent et sur-jouent Patrick Condé, Emmanuèle Stochl, Jean-Marie Champagne. Enfer d'une vie sur terre.

L'invective et le vulgaire règnent en maîtres, portés par un jeu expressionniste et efficace : Antoine étant du côté des personnages enflés de George Grosz, et Marthe et Pierre des corps taraudés à la manière d'Egon Schiele.

Derrière les parois latérales et transparentes qui laissent advenir un jeu de théâtre d'ombre, un musicien accentue et suggère le déroulé des situations avec dérision et humour, à grand renfort de percussions, Frédéric Stochl et Seijiro Murayama restent cachés pour suggérer les scènes les plus brutales qui se nouent derrière l'armoire ou la paroi frontale.

En fin de spectacle, Pierre passe la porte pour rejoindre la Vieille Vierge Insomniaque sur son lit de fer et disparaître dans sa poitrine opulente.

Dominique Collignon Maurin nous gratifie d'explications politico-philosophiques sur les constructions des pères de l'Eglise, créateurs de la finalité consumériste et globalisante du monde. Mais sans aller jusqu'à de pareilles extrémités, ce spectacle dominé par un sens de l'image rappelant les maîtres flamands et une acuité du regard pictural, nous invite à un voyage dans les replis de l'inconscient des relations familiales – sacro-saintes ou non.

Pour apprécier ce travail raffiné qui, au-delà d'une esthétique grotesque et provocatrice, touche à l'harmonie, laissons-nous porter dans cet univers onirique et baroque sans retenue.

Louis Juzot

Du 17 au 24 novembre à 20h30, relâche le dimanche novembre, **Théâtre l'Echangeur**, 59 Avenue du Gal de Gaulle, 93170 **Bagnole**.
Tél : 01 43 62 71 20, reservation@lechangeur.org

ACTU

Au nom du père, des fils et de la Vierge pas très sainte

Théâtre Dominique Collignon-Maurin met en scène une pièce insolite, qui convoque le baroque et la poésie pour révéler l'envers du décor, où chacun est tenu au silence.

Publié le Lundi 21 Novembre 2022 - [Marie-José Sirach](#)



"La Vieille Vierge Insomniaque (LVVI)" tourne en rond dans sa maison en lambeaux. Elle se lamente, hurle, pleure, ricane depuis un vieux petit lit-cage qu'elle ne quitte plus. De l'autre côté de la porte brinquebalante qui ne tient qu'à un fil, l'autre mère, la pas vierge, la pas immaculée. L'une et l'autre n'en font qu'une. La Vierge est à la fois le double de la mère en quête de rédemption et une grand-mère, une double mère. La mère, cruelle, égoïste jusqu'au bout de son balai qu'elle saisit compulsivement, a pondu des gosses qu'elle a exploités, offerts sur un plateau de théâtre ou de cinéma. Enfants de la balle, tu parles, enfants peau de balle, oui. Le père est un ogre. Dans l'armoire normande qui trône en fond de scène, on entend les plaintes et les pleurs de l'enfant violé par leur père. La mère n'entend rien. Quand le père tape, elle hurle par-dessus les cris: "pas le visage!".

A jardin, au lointain, trois gradins, un rail de projecteurs, un petit théâtre dans le théâtre où la famille se donne en spectacle. Mais c'est ce qui se passe derrière le rideau, ce qui se trame dans la coulisse qui nous est donné à voir. Un petit théâtre d'ombres où chacun est tenu au silence. Chacun est à sa place, tient son rôle, dit bonjour à la dame, dit merci au monsieur. Un théâtre de marionnettes. Les enfants sont consommables à merci. La mère dévore ses enfants, le père aussi. Au su et au vue de tous mais tous se taisent, détournent le regard. The show must go on, n'est-il pas ? La grand-mère tend son sein à l'enfant. Geste dérisoire et pathétique. L'enfant nu résiste, ne veut plus être sacrifié sur l'autel du spectacle et du monde. Il parvient à s'échapper, rêve "de descendre dans les beaux quartiers danser à poil dans leurs salles de bain, une savonnette dans le cul".

Pour dire l'insupportable, Dominique Collignon Maurin dégage le grotesque. La Vieille Vierge est affublée de faux seins, énormes et pendouillants. Le père d'un gros bide qui cache mal son sexe en érection. Ils sont grotesques et pathétiques. menteurs et pleurnicheurs. A la manière du père et de la mère Ubu, ceux de Jarry ou de la chanson de Dick Annegarn: " Il avait un tout petit zizi et un gros cul / le père Ubu. Sa madame était une femme infâme et toute dodue / la mère Ubu". Alors on passe du glauque à la tragédie, de la tragédie au rêve. Au rêve d'un théâtre poétique et baroque où se télescopent le pire et le meilleur. Collignon Maurin n'est pas dans la plainte. Il met des mots crus sur une faille systémique de nos sociétés où les enfants sont à la merci de prédateurs adoubés par les gardiens de la famille sanctifiée. Au nom du père, du fils et du spectacle... De ce matériau, il fait du théâtre, simplement du théâtre, avec des acteurs tous formidables, des portes qui grincent, des silences, des horloges à pendule qui sonnent le temps qui passe, des musiciens qui font gémir leurs instruments. On sort de là, sonné. Groggy. Dominique Collignon Maurin convoque des fantômes, des mythes et un peu de sa vie. Il est aussi le frère de Patrick Dewaere.

Marie-José Sirach



LES MÉTAMORPHOSES
JEUDI 1^{ER} >> LUNDI 15 DÉCEMBRE 2022

La POINTE

LA TRÈS BELLE MÉTAMORPHOSE D'UNE TRADUCTION DES *MÉTAMORPHOSES*

ENTRETIEN AVEC DANIÈLE ROBERT

par Laurence Van Goethem, Danièle Robert
18 Novembre 2022 | 🕒 Lecture 1 Min.



©Cie En Devenir 2.

Le célèbre poème d'Ovide est adapté au théâtre par la compagnie En Devenir 2. Nous avons rencontré sa traductrice qui évoque sa vive émotion devant ce spectacle joyeux, intelligent et plein de vie.

LAURENCE VAN GOETHEM **Comment avez-vous appris que votre traduction des *Métamorphoses* d'Ovide allait être mise en scène? Avez-vous échangé en amont du spectacle avec la compagnie?**

DANIÈLE ROBERT Le projet remonte maintenant à l'automne de 2019; j'ai reçu un courriel du metteur en scène Malte Schwind, directeur de la compagnie En devenir2, me demandant l'autorisation – ainsi que celle de mon éditeur, Actes Sud – d'utiliser ma traduction des *Métamorphoses* pour la création en 2022 d'un spectacle à partir d'extraits choisis. Au fil de nombreux échanges concernant les orientations et la forme que Malte Schwind et Mathilde Soulheban (en tant que dramaturge) souhaitaient donner au projet, celui-ci s'est concrétisé tout d'abord par une lecture à plat du texte – une mise en voix, disons – à laquelle j'ai assisté en février 2020, et qui m'est apparue très prometteuse. Mais l'épidémie qui a littéralement éclaté dès le mois de mars suivant, avec toutes les difficultés qui ont suivi, a considérablement compromis sa mise en œuvre. Néanmoins, la compagnie a tenu son pari et réussi à donner tout d'abord une petite forme, intitulée *Dira canam* («Je vais dire l'horreur») à partir des histoires de Diane et Actéon, Orphée et Eurydice, Le Déluge et Myrrha et Cinyras, et la tournée qu'elle a effectuée en divers lieux a permis aux actrices et à toute l'équipe d'expérimenter, au moins partiellement, l'effet sur le public que produit un texte vieux de deux mille ans mais dont la force et la modernité restent intactes. Il ne m'était pas possible d'assister aux répétitions,

étant donné la situation: confinements, déconfinements, déplacements restreints et soumis à attestations, passe vaccinal... En revanche, le travail en amont avait été fait comme je vous l'ai dit, et je n'avais nullement à intervenir dans la réalisation.

Est-ce la première fois qu'une de vos traductions est adaptée pour le théâtre?

Non. Pour ce qui concerne les *Métamorphoses*, c'est la troisième fois. Peu de temps après la publication de ma traduction en édition bilingue chez Actes Sud (en 2001), le directeur italien de la célèbre compagnie Fattore K, Giorgio Bárbero Corsetti, a monté un grand spectacle en français avec mon texte et l'a traité en homme de théâtre, magnifiquement: une vingtaine de représentations ont eu lieu à Paris et autant à Strasbourg. Plus tard, c'est la compagnie de Jean Boillot, Spirale, qui a mis en scène l'œuvre traduite, dans une mise en scène très différente, et tout aussi passionnante. À aucun moment la question de leur liberté de création ne s'est posée à moi quant à leur vision du texte, à leurs choix tant pour l'agencement que pour les extraits retenus, ainsi que pour les digressions ou les incrusts qu'ils souhaitaient faire avec leurs comédiens, et j'ai été à chaque fois très heureusement surprise. J'avais connu aussi, plusieurs années auparavant, une adaptation de mon ouvrage sur Billie Holiday, *Les Chants de l'aube de Lady Day* (Le temps qu'il fait, 1993), dans laquelle la grande Dee Dee Bridgewater redonnait vie à Billie et interprétait ses chansons avec le talent et l'originalité qu'on lui connaît.



Les Métamorphoses ©Cie En Devenir 2.

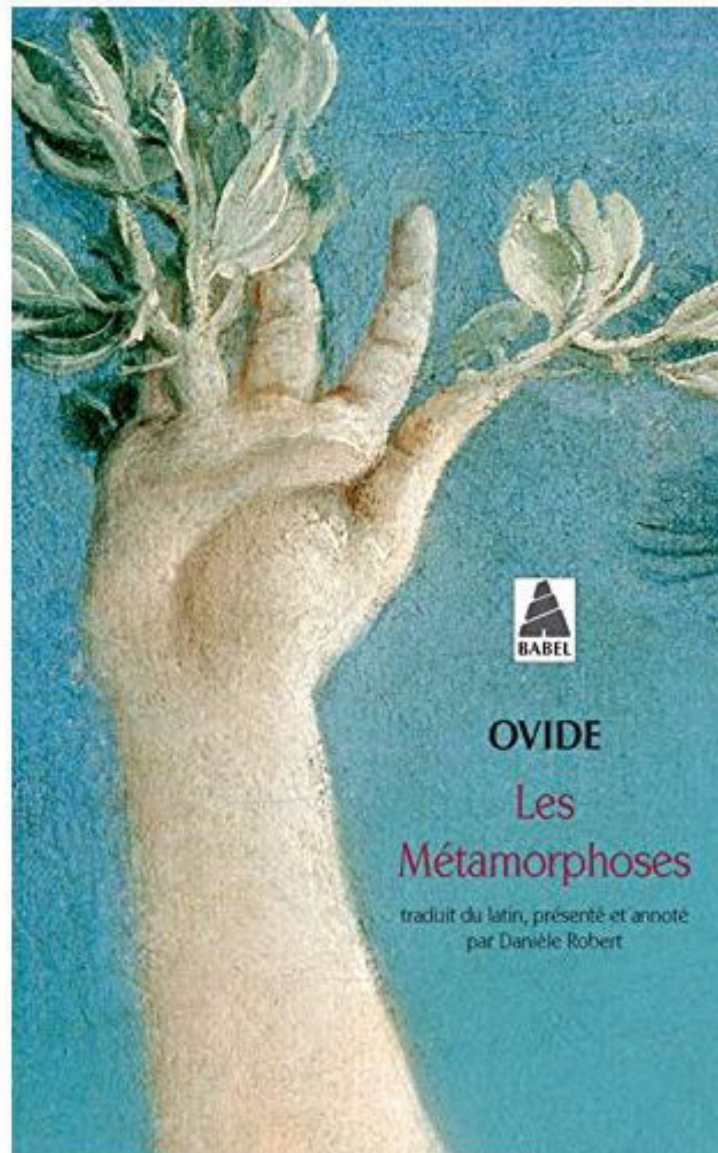
Qu'avez-vous pensé de l'adaptation et de la mise en scène?

Je dois dire que je suis sortie du spectacle aussi enchantée – au sens propre du terme – qu'éblouie, et que j'ai rencontré le même enthousiasme auprès du public présent ce jour-là. La construction de cette grande fresque, l'enchaînement des divers épisodes, les correspondances subtiles que l'on y découvre à chaque pas et auxquelles nous renvoient les deux actrices, Naïs Desiles et Yaëlle Lucas, nous tiennent en haleine sans aucune faille, que l'on soit familier du texte ou pas du tout. On suit leurs propres métamorphoses pendant qu'elles se maquillent ou se démaquillent devant nos yeux, on épouse les sentiments et les émotions qu'elles expriment, tant par les vers prononcés que par leurs visages, leurs corps, le rythme qu'elles impriment à la scène jouée, ou dansée, ou sous la forme d'une pantomime «à la romaine», l'arrêt sur image qu'elles proposent soudain comme pour nous inviter à reprendre notre souffle, les rires qu'elles provoquent d'un simple clignement d'œil ou d'une grimace, l'horreur qu'elles suscitent de leurs cris quand la violence du récit est à son comble; tout concourt à nous faire ressentir les vibrations que le texte porte en lui, sans une ride depuis deux mille ans. À cela s'ajoutent l'introduction dans le récit de quelques phrases de

Spinoza que signale son portrait brandi par l'une ou l'autre des actrices, puis des chansons de vedettes de la grande variété italienne (Mina, Ornella Vanoni) ou de Nina Simone, ou encore l'*Orphée* de Glûck, et une saltarelle endiablée qui inscrivent l'œuvre d'Ovide dans la vitalité d'une pensée en perpétuelle mutation. Enfin, le spectacle comporte un corollaire particulièrement alléchant... pour les gourmands! Les spectateurs et les spectatrices qui entrent dans la salle s'attablent réellement, s'assoient sur des tabourets devant des tables spécialement conçues et réalisées par Malte Schwind et son équipe et décorées de grappes de raisin (on était en pleine période de vendanges), de pain, d'olives et de bonnes bouteilles.

Tout concourt à nous
faire ressentir les
vibrations que le texte
porte en lui.

Entre les deux parties de la pièce, comme en entr'acte, personne ne songe à sortir car arrive une délicieuse salade de betteraves et pommes de terre délicatement assaisonnées, suivie d'un plat de lasagnes «pythagoriciennes» (je vous laisse le soin de deviner pourquoi, et vous aurez la réponse après avoir lu le livre XV des *Métamorphoses*... !) dont je garde un souvenir ému. Bien entendu, les libations «À Bacchus» sont joyeuses jusqu'au dessert! On est là, à coup sûr, dans le partage des plaisirs par la vue, l'ouïe, les parfums, le goût, l'intellect, l'émotionnel: dans la vraie et tangible convivialité.



Les Métamorphoses, Ovide, traduit du latin par Danièle Robert.

En quoi ce texte est-il contemporain? Qu'est-ce que la jeune génération peut y trouver?

Le poème d'Ovide est un ensemble de récits à la fois fantastiques et réalistes, mettant en scène les humains et les dieux qui leur ressemblent comme deux gouttes d'eau, ce qui les rend beaucoup moins intimidants: les uns et les autres sont habités des mêmes préoccupations, des mêmes qualités et des mêmes défauts, se rendent coupables des mêmes délits, si bien qu'on a le sentiment que ce sont les hommes qui ont créé les dieux et non l'inverse. Certes, les dieux sont plus puissants que les humains, mais cette supériorité

est sans cesse mise à mal par la résistance que les plus faibles lui opposent. Par la malice avec laquelle Ovide fustige la pensée officielle et incite ses contemporains à chasser la peur, affirmer leur désir et leur volonté, par ce fonds mythologique dans lequel il puise afin d'en donner sa vision et la transmettre à la postérité, il montre son indépendance d'esprit et sa modernité. Il est vrai qu'il l'a payé cher puisqu'il est mort en exil. Mais la leçon qu'il nous donne n'est-elle pas une leçon de courage et sa foi en son œuvre n'est-elle pas une leçon d'espoir pour la jeunesse? N'oublions pas les deux derniers vers du poème: «Je serai lu par tous, reconnu à travers les siècles, et si les pressentiments des poètes se réalisent, je vivrai.»



©Cie En Devenir 2.



LA DÉFENSE DEVANT LES SURVIVANTS

LUNDI 12 >> VENDREDI 16 DÉCEMBRE 2022



Je n'ai qu'une vie
DES ÉMOTIONS À PARTAGER

La Défense devant les Survivants – L'Échangeur Bagnolet

📅 13 décembre 2022 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



La Défense devant les Survivants à l'Échangeur Bagnolet : un beau spectacle de Clara Chabalier et Adèle Chaniolleau qui nous alertent, la technologie pour que l'éternel recommencement de l'histoire se produise au sens le plus propre des mots. Beau, et glaçant.

En bord de scène, l'escalier d'une piscine. Plus loin, une table, un parasol posé au sol. Sur le côté, deux galets géants, tout ronds. Une longue baie vitrée. Une voix s'élève dans l'obscurité...

A la lueur d'une lampe de poche, un homme barbu explore les ruines d'une île déserte. Dans ce même espace, un groupe de quatre personnes arrive, pour passer une semaine de vacances, sous la houlette de l'un d'entre eux, Morel, qui leur fait visiter ce coin de paradis. Dont ils profitent, bain de soleil, badminton, lecture.

Et puis il y a Faustine, si belle, qui aime s'isoler. Elle lit La Recherche, elle se pose sur les rochers, regarde le soleil se coucher.

L'homme barbu observe les vacanciers, vagabonde au milieu d'eux, sans qu'ils aient conscience de sa présence.

Petit à petit, une vérité se construit. Morel est un savant, qui a construit une machine qui permet d'enregistrer la vie, de la rejouer. Amoureux transi de Faustine, il a capté cette semaine de bonheur, qui, pour son seul profit, se répète sans fin dans cette île isolée du monde. Morel n'avait pas anticipé l'arrivée de l'homme barbu. Qui tombe lui aussi amoureux de Faustine. Morel n'avait pas non plus prévu que sa machine pourrait se dérégler.

Avant de lâcher prise et de me laisser emporter par l'histoire, j'ai d'abord vu dans l'homme barbu une sorte de Che Guevara qui aurait fui son destin, puis un de ces soldats japonais isolés qui ont continué à mener une guerre terminée depuis des années. Dans Faustine, j'imaginais un Faust au féminin, cherchant la vie éternelle.

Malgré elle, Faustine est au centre de tout. Elle est énigmatique, inaccessible à Morel, qui va la capturer dans son illusion, l'effacer de la réalité, pour la garder pour lui. Une illusion dans laquelle, plus tard, l'homme barbu choisira d'entrer, tout aussi séduit.

Je pensais qu'il était plus facile de rendre une femme amoureuse que de créer un monde. Je me suis trompé. Morel a créé un monde, dans lequel il conserve la femme dont il est amoureux. Il ne peut l'avoir ? Personne ne l'aura. Là aussi, il s'est trompé.

Avec *La Défense contre les Survivants*, que Clara Chabalier et Adèle Chaniolleau ont adapté d'un roman d'Adolfo Bioy Casarès paru en 1940, m'ont renvoyé à la réalité qui est en train de se construire. Le monde ne vous convient pas ? mettez un filtre, rendez-le plus beau, plus photogénique. Ça ne vous suffit pas ? achetez un appartement dans le Metavers. La réalité virtuelle est là, toute proche. Si vous n'êtes pas convaincus, discutez successivement avec ChatGPT, le chatbot accessible sur OpenAI, puis avec la téléassistance de votre fournisseur d'énergie préféré. Sur la scène, j'ai assisté petit à petit au dérèglement de la machine de Morel, à son basculement dans une sorte de folie.

Une alerte hypnotique, dans une mise en scène menée tambour battant. La pièce dure un peu plus de deux heures, je n'ai pas vu le temps passer. Autour de Nanyadji Ka-Gara, Faustine, éthérée et poétique, Alvis Sinivia et Alexandre Pallu, Morel et l'homme barbu, mènent un combat à distance, ponctué par les interventions d'Irène, de Stoever et de Montgomery.

Un homme prêt à tout pour capt(ur)er la femme dont il est amoureux et qui l'ignore. Un autre homme, de hasard, qui intervient. L'histoire est un éternel recommencement. Clara Chabalier et Adèle Chaniolleau la mettent en abîme, nous alertent. La technologie est là, pour que ce soit, au sens le plus propre du terme, la même histoire qui se répète. Et là ce n'est plus amusant... c'est glaçant.

Au Théâtre l'Échangeur – Bagnolet jusqu'au 16 décembre 2022

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi : 20h30 + jeudi : 14h30

D'après *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casarès adapté par Clara Chabalier, Adèle Chaniolleau

Avec : Amandine Gay, Nanyadji Ka-Gara, Alexandre Pallu, Wyssem Romdhane, Alvis Sinivia

Mise en scène : Clara Chabalier

La Défense des survivants, l'île de la captation



photo Marikel Lahana

La défense devant les survivants mis en scène par Clara Chaballier est un spectacle politique et drôle, issu d'un vieux roman dystopique, qui téléporte dans un futur bien semblable à notre aujourd'hui.

Biennale hors cadres de la Comédie de Reims, Intercal propose des spectacles explorant et investissant notre relation aux nouvelles technologies. Paradoxe : *La défense devant les survivants* s'appuie sur un roman de 1940 de l'écrivain Adolfo Bioy Casares, intitulé *L'invention de Morel*. Un peu daté pourrait-on penser mais Wikipedia précise que le roman aurait influencé la série télévisée *Lost* tout en reprenant les fondements de *L'île du Docteur Moreau* d'H.G.Wells. Ce récit, qui a lancé la carrière de l'auteur argentin, traverse donc les époques et Clara Chaballier l'adapte sans difficulté à notre temps présent.

A lui seul, son pitch explique d'ailleurs le caractère intemporel de l'œuvre. Ecoutez-donc. Un homme se retrouve seul, croit-il, sur une île déserte. Seul jusqu'à ce qu'il croise des personnes avec lesquelles il ne peut entrer en communication, et qui refont chaque semaine exactement les mêmes choses. Truman show, Un jour sans fin... entre hologrammes, télé réalité et Métavers, notre société est biberonnée aux thématiques qui parcourent ce livre et, par conséquent, le spectacle qui s'en inspire. Comment cohabitent réel et virtuel ? Que deviendront toutes ces images que nous aurons laissées derrière nous ? Comment nos rapports s'accommodent-ils d'un monde saturé de fictions ?...

Au plateau, Clara Chaballier fait débarquer une bande de jeunes en tongs et bermudas sur une île paradisiaque où les accueillent un ami en maillot de bain rouge moulant. Parallèlement, un naufragé affamé et barbu tente de prendre pied sur le rivage, fuyant on ne sait trop quoi, une dictature qui le persécute, et tentant d'achever à cette occasion son ouvrage révolutionnaire, La défense des survivants. En toile de fond, une société où catastrophe climatique et surveillance à tout va se combinent dans les intérêts des puissances capitalistes. L'insouciance du vacancier occidental d'un côté. De l'autre, l'instinct de survie du réfugié politique. Comment les deux vont-ils se rencontrer ?

On n'en dira pas plus du déroulement de l'action. Mais l'histoire centrée autour d'une étrange machine inventée par le fameux docteur Morel donne l'occasion à la joyeuse troupe de développer des esthétiques très différentes. Musique d'ascenseur et bonheur léger pour les ballades à la plage et autres cocktails de début de soirée, réalisme effrayant poussé jusqu'à la parodie pour l'invité surprise qui trace sur les vitres le plan de son île façon pirates. On ne s'ennuie pas même si on ne rit pas franchement. Une partie de badminton qui dure indéfiniment ou des pastiches de coucher de soleil cinématographiques offrent des moments mémorables. Entre légèreté parodique et tonalité politique, on ne sait pas vraiment où nous mène le spectacle, mais c'est ce qui lui donne pas mal de charme.

La naissance du cinéma y croise le tout numérique. Le Métavers s'y fond avec la peste. Le piano y produit des images tandis que leur répétition évoque celle du théâtre. Petit à petit tout le monde se laisse embarquer dans le flux hydraulique des marées. Brassant large sans jamais se départir de dérision, La défense devant les survivants navigue entre retour du même et réflexion sur l'image, entre histoire d'amour et thriller de savant fou, surfant à la fois sur la crête du vintage et de la modernité.

Eric Demey – www.sceneweb.fr



UN HOMME

LUNDI 9 >> VENDREDI 13 JANVIER 2023



 [Tweeter](#)

[Activer la recherche avancée](#)



UN HOMME

L'Echangeur (Paris) janvier 2023



Comédie dramatique d'après l'oeuvre éponyme de Charles Bukowski écrite et mise en scène par Gaël Leveugle, avec Charlotte Corman, Julien Defaye, Pascal Battus et Gaël Leveugle.

Trivialité, poésie, alcoolisme, tels pourraient être les trois lois qui règlent les nouvelles de **Charles Bukowski**, "vieux dégueulasse" qui hante toujours les mémoires de ceux qui l'ont lu et qui l'ont vu éberlués, un vendredi soir en direct, dans un "Apostrophes" de légende.

Gaël Leveugle lui rend un hommage sincère et iconoclaste dans "**Un homme**". On y retrouve une

femme, Constance (**Charlotte Corman**), qui rejoint George (**Julien Defaye**) dans son univers sordide. Comme souvent dans l'univers bukowskien, la femme préfère un clochard, forcément céleste, à son bourgeois d'époux, à son cauchemar climatisé et à sa bandaison aléatoire.

Whisky en main, cigarette au bec, longue barbe fournie et costume cravate qui a pu appartenir jadis à un croque-mort, George sait ce que son mari ne sait pas faire : "donner du bonheur à une femme". Mais tout cela suffit-il à rendre heureux une femme et un homme.

Dans un décor pourri, où un canapé suffirait aux deux "amants", on découvre du superflu et du saugrenu... Par exemple, une échelle et son corollaire, un gros matelas pour amortir les plonges du haut de l'échelle. Tout patine, tout se répète, rien ne progresse. Constance parle des pannes sexuels de son mari, George ressasse sur la beauté des jambes des femmes, et particulièrement sur celles de Constance.

Au fond de la scène, assis dans l'ombre, derrière une table-établi, un homme (**Pascal Battus**) manipule des sons au gré de ses envies et pour établir une ambiance.

D'un côté, on a donc un couple dans une scène qui n'aboutit à rien et semble prêt à se répéter peut-être éternellement, de l'autre un improvisateur aux manettes d'une étrange table de travail ainsi qu'un personnage qui se transforme au gré de l'action-inaction. C'est **Gaël Leveugle** lui-même. Danseur épileptique, récitant de poèmes de Bukowski, homme-à-tout faire dans une ambiance électrique ou dans un silence hargneux.

Ici l'univers de Bukowski prend vraiment forme et se confronte à celui de Gaël Leveugle. On sent profondément qu'il y a des correspondances entre les deux artistes mais on ne sait qu'en conclure...

Si l'on est raisonnable - mais est-ce vraiment la bonne attitude ? - on se dit qu'il est impossible de décrypter tous les fantasmes et toutes les obsessions de Gaël Leveugle à la première rencontre. Non, il faut humer son étrangeté. L'odeur n'est pas désagréable et l'on devine que tout, ici, est pensé et assumé.

Quand on en saura plus, on devrait davantage réagir à sa poétique et en tirer davantage de profit esthétique. En tout cas, on relira Bukowski et on reviendra aux spectacles de Leveugle.

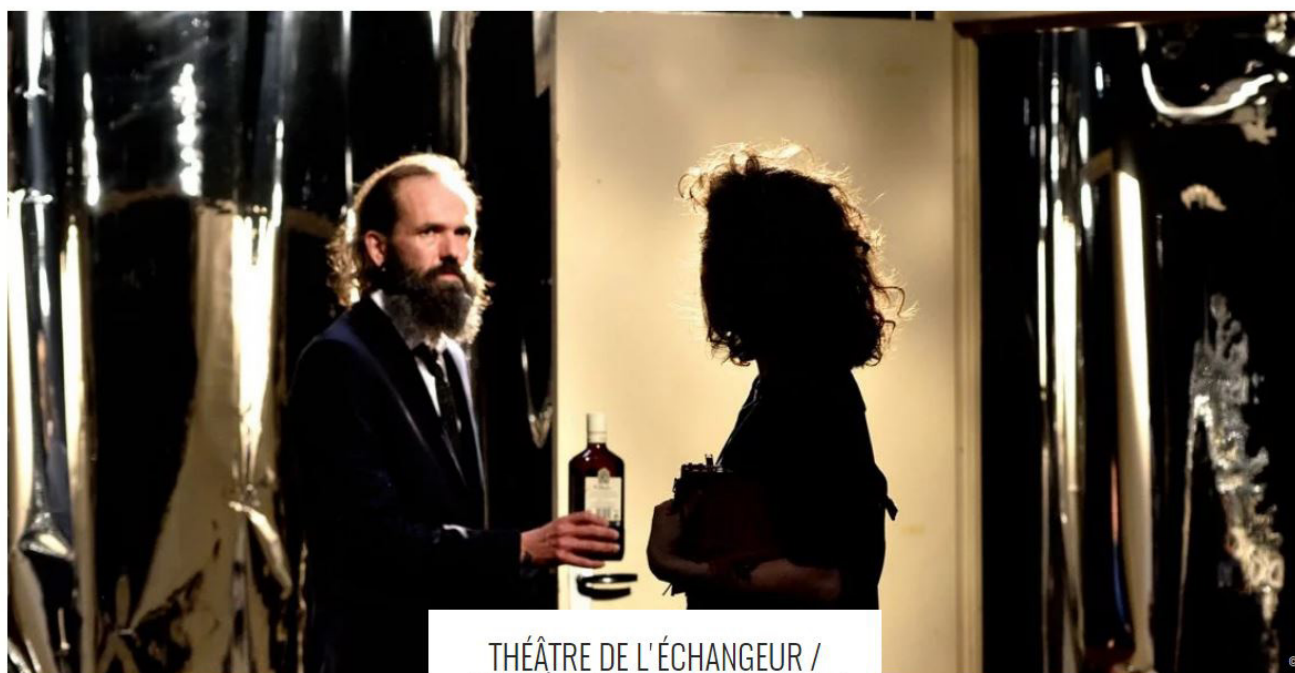
Philippe Person

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Gaël Leveugle met en scène Un homme d'après Charles Bukowski, récit de sombres retrouvailles alcoolisées



THÉÂTRE DE L'ÉCHANGEUR /
D'APRÈS CHARLES BUKOWSKI /
MISE EN SCÈNE GAËL LEVEUGLE

Publié le 11 janvier 2023 - N° 306

En se rendant à la caravane de George, Constance fuit un mari, son argent, ses diplômes, sa mère mais surtout son incapacité de « *donner du bonheur à une femme* », ce que George sait faire, lui. Gaël Leveugle met en scène le sombre fiasco de ces retrouvailles imaginées d'après la nouvelle de Charles Bukowski. Surprenant.

Une porte, une table roulante, un canapé, deux gros projecteurs, une échelle et un épais matelas. Le plateau de Gaël Leveugle, riche et surtout imprévisible, recrée une nouvelle atmosphère à chaque reprise de l'histoire. Ampoules tombant du plafond et pendrillons argentés se déploient sous nos yeux. Reprise, car la pièce est constituée d'une même scène, de mêmes dialogues répétés, assortis ici d'une phrase supplémentaire, là d'un nouvel accessoire. Les verres de whisky et les cigarettes se consomment sans interruption, entraînant les personnages de plus en plus enivrés dans des considérations toujours plus sombres, voire violentes, confrontant leurs désirs à une réalité qui les dépasse. Ils boivent, dans un dialogue qui n'avance jamais, l'une se plaignant de son mari, l'autre louchant sur les jambes de la première, fantôme masculin par excellence. Pour entrer dans l'univers repoussant de cet instant ressassé, peut-être faut-il savoir que Charles Bukowski était cet américain désabusé dont l'œuvre considérable reflète une existence amère et marquée par la violence. Gaël Leveugle s'empare de cette nouvelle issue d'un recueil de 1973, *South Of No North*, pour mettre en lumière la solitude extrême de ses personnages transposant leurs désirs l'un sur l'autre, jusqu'à se perdre.

Du désir au sexe brutal, de l'alcool à la violence

Entre cette unique scène multipliée, Gaël Leveugle intercale des intermèdes musicaux et des moments de performance, se muant en pantin désarticulé ou en chanteur, mettant en musique certains poèmes de l'auteur (*Run with the Hunted*, 1993) ou des extraits de documentaire (Bukowski, *Born into this*, 2005), tous plus angoissants les uns que les autres (« Nous sommes nés prisonniers de cette atroce fatalité / l'impunité et le meurtre se répandront dans les rues / Il y aura des flingues et des gangs errant partout / La Terre sera rendue stérile »). Le texte très sexuel, dont la répétition entraîne le malaise, est amplifié par les sons stridents en fond de plateau de Pascal Battus assis à un établi, qui rythme la pièce de bruits dérangeants, (ne faites pas l'économie des bouchons d'oreilles distribués en début de pièce). Finalement, les deux personnages interprétés par Charlotte Corman et Julien Defaye (un duo de qualité, humble, qui laisse toute la place nécessaire au texte cru et brûlant), sont le support d'une définition plurielle et tragique du désir : comme un saut dans le vide (illustré au sens premier du terme), comme un besoin d'être reconnu, et enfin comme le miroir de sa propre existence.

Louise Chevillard

Bukowski, excellent pré-texte de Gaël Leveugle



Photo Frédéric Toussaint

Dans *Un homme*, Gaël Leveugle part d'une nouvelle de Charles Bukowski pour développer une riche et singulière poétique du déséquilibre. Une partition où corps, lumière, musique et texte participent tous d'une même chute qui est aussi une fête.

Dès qu'il apparaît dans un costume bleu nuit, qu'il s'avance vers le milieu du plateau et entame une danse étrange, toute désarticulée, **Gaël Leveugle installe une atmosphère souterraine, onirique**. Derrière lui, un homme mince et barbu comme on en trouve dans les westerns (**Julien Defaye**) et une jolie fille du style fatal (**Charlotte Corman**) font quelques lentes traversées, tandis que Pascal Battus installe sur une table un tas d'objets variés : des morceaux de ciment ou de polystyrène, des barquettes de fast food et d'autres choses plus mystérieuses, avec lesquelles il commence à produire des bruits au diapason du reste. À la fois disparates et entièrement cohérents. Bienvenue *Au sud de nulle part*, titre d'un recueil de **Charles Bukowski** publié en 1973. Dans *Un homme* précisément, ou plutôt dans l'univers que Gaël Leveugle a construit autour de cette courte nouvelle où amour, sexe et alcool ne font pas bon ménage.

La logique de Gaël Leveugle est celle des rêves. Il y procède par associations inattendues, volontiers surréalistes. Comme dans son étonnant *Loretta Strong de Copi*, où il jouait nu au milieu d'un complexe dispositif lumineux, le metteur en scène et comédien déploie un langage à rebours du naturalisme assez brut du texte dont il s'empare. Une sorte de chorégraphie où les mots, la lumière et la musique sont traités comme des gestes qui tentent de s'approcher, sans jamais l'illustrer, de l'histoire de Constance et de George. Une histoire somme toute assez banale : celle d'une femme qui vient de quitter un homme « *qui ne sait pas donner du bonheur à une dame* » et qui vient avec une bouteille de whisky trouver refuge chez un autre apparemment beaucoup plus doué en la matière.

Si Bukowski, et plus généralement les auteurs de la beat generation, font partie des nombreuses références que Gaël Leveugle brasse et modèle à sa singulière manière dans chaque création de sa compagnie Ultima Neca, son texte lui sert ici de « *pré-texte* ». C'est à partir de lui, dit-il dans le dossier de présentation de son spectacle, qu'il « *commence à écrire son texte, assemblage d'éléments divers, compositions analogiques, figures variées qu'on appelle mise en scène* ». Si, traduits par Gaël Leveugle lui-même, les mots de Charles Bukowski finissent par être tous prononcés dans *Un homme*, c'est donc comme moteurs de l'imaginaire et du corps des artistes, et non l'inverse. Ils sont livrés au compte-goutte, un peu plus longuement dans chacun des tableaux qui sont autant de petits rituels tragiques.

Dans leur exploration de la zone obscure du désir où s'engouffrent les deux protagonistes de Bukowski, les comédiens de *Un homme* affirment pourtant une saisissante force de vie. Et une belle foi dans le théâtre, dont ils exhibent tous les mécanismes en transformant à vue l'espace. En reconfigurant leur laboratoire, où l'histoire de Constance et George ne cesse de changer de visage, de signification. Le plateau a aussi sa vie propre. De petites ampoules se décrochent par exemple toutes seules, formant un drôle de ciel étoilé. Des panneaux argentés se déploient de leur propre chef – ou plutôt celui du régisseur général **Frédéric Toussaint**, qui signe avec **Pierre Langlois** la belle création lumière du spectacle – en référence sans doute à la Silver Factory, le studio mythique d'Andy Warhol. *Un homme* célèbre le déséquilibre avec une précision, une intelligence qui éblouit.



LE SEL

LUNDI 23 >> MARDI 3 JANVIER 2023

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Le Sel, texte de Karima El Kharraze et Christelle Harbonn, mise en scène Christelle Harbonn, au Théâtre L'Echangeur.



Crédit photo : Helene Harder

Le Sel, texte de **Karima El Kharraze** et **Christelle Harbonn**, mise en scène **Christelle Harbonn**. **Au Théâtre de L'Echangeur**.

Le Sel fait voyager entre le temps et les continents, de 1890 à nos jours, de Marrakech à Paris en passant par le Liban et la Palestine.

Deux histoires se répondent au sein d'une même famille juive. La première est celle d'Ephraïm qui part étudier à Jérusalem en laissant sa femme et sa fille au Maroc, mais Efrat le suivra déguisée en homme et fera la relation de ce voyage .

La deuxième histoire contemporaine est celle de Jésus, leur arrière-arrière-petit fils, qui va se marier avec son compagnon et adopter un enfant contre l'avis de sa tante et en transgressant les préceptes familiaux.

Jésus trouvera la force de conduire son projet en retrouvant l'histoire même d'Ephraïm et Efrat, de leur amour et de leur voyage.

La morale du conte serait peut-être de concilier la connaissance de ses racines et la réalisation de sa vie pour faire face à un monde sans âme ni mémoire, celui du numérique et de l'immédiateté absolue.

La présentation du spectacle nous dit : « Christelle Harbonnet et Karima El Kharraze tissent cet entrelacs de vies plus ou moins fictionnelles pour parler de liens et d'exil ...Elles racontent le destin de ceux qui partent et de ceux qui restent...comme une caresse dans l'œil du cyclone »

Un projet qui veut concilier poésie et réalité répondant aux deux valeurs portées, en apparence seulement, contradictoires : fidélité et transgression.

La scénographie est réussie en reprenant le titre du spectacle, *le Sel ou mellah*, le même terme en arabe et en hébreu pour désigner cette matière vitale qui est aussi symbole d'amitié. Le sel jonche le sol, délimite les espaces ou tombe du ciel comme une manne divine. La scénographie est due à Sylvain Faye.

Le travail sur les trois langues est tout aussi symbolique que l'ambiance sonore et les lumières tamisées (Gwénaëlle Rouleau et Jean-François Domingues) qui distille une sensation d'entre le rêve et la réalité permanente.

Le jeu des comédiens a plus de mal à s'inscrire dans la fable, même si Michael Charny, Tamara Saade et Gilbert Traïna ne démeritent pas. Il faut dire que la multiplicité des personnages secondaires qu'ils incarnent – par le geste ou la voix seule – ne favorise pas la compréhension et le suivi de la fable en plus des va-et- vient temporels. Une trame plus épurée servirait sans doute mieux leur travail.

L'ensemble, ouvragé, reste attachant et porte des valeurs positives où la lucidité se conjugue avec la confiance en l'avenir.

Louis Juzot

Jusqu'au 31 janvier, à 20h30, dimanche à 17h, relâche mercredi au **Théâtre l'Echangeur à Bagnolet**. Tel 01 43 62 71 20
WWWLECHANGEUR.ORG Le 7 février, **Théâtre de Châtillon**. Mars 2023, **Théâtre du Briançonnais, Briançon**.

Ubiquité culture(s)

Le Sel – المل | מלח



© Hélène Harder

Texte Karima El Kharraze, Christelle Harbonn – mise en scène Christelle Harbonn, Compagnie Demesten Titip – spectacle en français, hébreu et arabe surtitré – à l'Échangeur/Théâtre de Bagnolet

Deux histoires se mêlent dans ce récit intitulé *Le Sel* – qui se traduit par *mellah* en hébreu comme en arabe et qui symbolise la fraternité. L'une se déroule au Maroc en 1890, dans le quartier juif de Marrakech où Ephraïm Barshesht choisit de partir étudier en terre sainte plutôt que de vivre sa vie avec son épouse dont il est pourtant amoureux et qui accouche de leur premier enfant ; « notre vie est ailleurs, ça m'appelle » dit-il. La seconde histoire se passe en France en 2020 où l'arrière-petit-fils d'Ephraïm, nommé Jésus, vivant avec son compagnon, s'interroge sur les

questions d'adoption et part à la recherche de ses origines sur les traces de l'oncle qui aurait voyagé à dos d'âne de Marrakech à Jérusalem. « Le mauvais œil on est né dedans » dit Ephraïm.

Entre ces deux époques et ces deux géographies, Karima El Kharraze et Christelle Harbonn parlent de déplacements et d'exil, de langues et de frontières. Elles proposent ce voyage initiatique comme une parabole, sans chronologie ni vérité historique, entre perceptions, symboles et esthétiques. Deux résidences d'écriture ont permis à Christelle Harbonn de rechercher l'histoire de sa famille et plus largement celle des Juifs au Maroc, la première en mai 2019 à Marrakech, la seconde en décembre 2019, à Jérusalem. Co-auteure du texte avec Karima El Kharraze, elle s'intéresse à la notion du *départ*, voulu ou forcé, programmé ou improvisé, comme chez ceux qui, suite à un choc traumatique, abandonnent brutalement leurs proches et partent, sans regarder derrière eux, sans savoir où.

Le Hezbollah, l'explosion de Beyrouth et les problèmes de visas planent sur la pièce et s'entrechoquent dans le temps, tandis que l'enquête familiale et la recherche des ancêtres se poursuit au Maroc et tandis que le couple d'hommes essaie de faire valoir son droit au bonheur. Les espaces se font et se défont comme en fondu-enchaîné, dans une scénographie dépouillée sentant bon le sable et les pépiements d'oiseaux (scénographie Sylvain Faye), dans un geste de lumière très réussi (Jean-François Domingues) et une bande son qui transmet les sensations des lieux et la perception des accords musicaux du oud (création sonore Gwennaëlle Roulleau – oud Jean-François Oliver).

Portée par une équipe d'acteurs – travaillant à partir d'improvisations et d'écriture de plateau et jouant avec une grande justesse – la mise en scène ouvre sur les imaginaires et les retours dans le temps. Elle dessine avec précision et subtilité les signes sur le sable qui permettent de retrouver les identités perdues dans le glissement d'un pays à l'autre et le questionnement sur l'arrachement et le départ. L'ensemble révèle la complexité humaine avec un certain onirisme. Créée en 2008, la compagnie *Demesten Titip* poursuit sa route avec bonheur autour des concepts d'identité et de temps, anagramme de son nom, et creuse, spectacle après spectacle, autour des fêlures de ses anti-héros.

Brigitte Rémer, le 11 février 2023

Avec Michael Charny, Tamara Saade, Gilbert Traïna. Dramaturgie Karima El Kharraze Traduction Karima El Kharraze, Michael Charny – scénographie Sylvain Faye – création sonore Gwennaëlle Roulleau – oud Jean-François Oliver – création lumière Jean-François Domingues – régie plateau Marion Piry – création costume Camille Lemonnier – stagiaire mise en scène Célia Pistono – stagiaire assistantat général Tézya Tschaenn – administration Romain Picolet.

Du 23 au 31 Janvier 2023 à 20h30, 14h30 le jeudi 26, 17h le dimanche 29, relâche mercredi 25 janvier, à l'Échangeur/Théâtre de Bagnolet – 59 avenue de Général de Gaulle 93170 Bagnolet – métro : Gallieni – site : www.lechangeur.org – tél. : 01 43 62 71 20 – En tournée : Théâtre de Châtillon le 7 février 2023 – Théâtre du Briançonnais/scène conventionnée de Briançon en mars 2023.



© Hélène Harder



SI LA VOITURE EST FÉTICHE, L'ACCIDENT NE L'EST PAS

LUNDI 6 >> SAMEDI 11 MARS 2023

Arts-chipels.fr

Les meilleurs spectacles du moment, théâtre, cinéma, expositions, concerts et aussi livres et autres événements culturels...

THÉÂTRE

SI LA VOITURE EST FÉTICHE, L'ACCIDENT NE L'EST PAS. SACRÉE BAGNOLE, BAGNOLE SACRÉE

!

14 MARS 2023

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© Chloé Bazaud

La voiture est devenue dans nos sociétés un objet mythologique. Autour d'elle, sur elle et avec elle, ce spectacle pour le moins étrange et conceptuel, pose la question du rapport de force que nous entretenons avec l'objet et de la place de l'homme vis-à-vis de ces technologies qui ont bouleversé la société.

Des objets sont répartis dans l'espace. Pièces mécaniques, panneaux vitrés de pare-brise, éléments de pare-chocs, phare scintillant masquant un micro, lumières clignotantes, bande adhésive à rayures délimitant un espace, capot de voiture ou bloc de moulage monumental en cire... Peut-être sommes-nous dans l'instant d'après, celui où les pièces assemblées se désassemblent parce qu'un crash a eu lieu, ou peut-être ne sommes-nous encore qu'au moment où les pièces s'assemblent, pour célébrer celle pour laquelle on a saigné la circularité des villes anciennes, percé des artères, sacrifié une histoire au profit de cet objet qui ronronne, ronfle et souffle, crisse, hoquète ou nous grise au fil de ses déplacements. Un objet qui a conditionné nos existences comme s'il possédait une vie propre, indépendante de sa simple valeur d'usage : la voiture.



© Chloé Bazaud

Objet à chanter, objet à éprouver

Trois comédiens vont se succéder dans l'espace ainsi constitué, expérimentant par la voix, le toucher et le mouvement les fonctions de l'objet et notre rapport avec lui. Il y a, au début du chemin, l'émerveillement et la fascination que la voiture provoque. La sensation de liberté, le sentiment, pour les possesseurs de voiture, d'être élus. Et sa célébration comme un objet de culte, que le spectacle transpose en choisissant de recourir au chant lyrique version opéra. Mais loin de passions humaines, d'amours irrépressibles ou de désespoirs sans fond, le chant dévidera ironiquement, avec la même force de conviction, un catalogue de conseils aux automobilistes et d'analyses de leurs comportements. Il s'attardera sur la vision périphérique, musicalisera la perception du danger, grimpera dans les aigus en abordant l'analyse du risque ou les supputations que conduire occasionne. La hauteur du chant et son intensité évolueront au rythme des sonorités du texte et plus la beauté du chant atteindra les hauteurs de l'âme, plus triviale sera la situation qu'elle décrit, unissant sublime et dérisoire. Les autres comédiens expérimenteront, le premier le thème de la vibration née du contact de l'humain avec une plaque de verre, variable en fonction de la pression exercée, la seconde le poids que représente l'objet en mouvement – en l'occurrence un capot de voiture – en créant une chorégraphie où glissements, pivotements, rotations et portés dessinent dans l'espace la forme de l'objet et sa relation à celle qui le manipule.



© Gordon Spooner

Objet à interroger

Cette relation physique aux objets s'accompagne d'interrogations sur la manière dont la voiture amplifie nos perceptions, provoque un désir de jeu, engendre du risque. La voiture-signe devient médium qui violente l'espace, enjeu dont il faut payer le prix, scène d'un théâtre où s'expriment les défis, qu'ils ressortissent de nos peurs individuelles ou du désir de se montrer, de s'exposer. André Gorz, après Baudrillard, est appelé à la rescousse pour révéler l'aliénation qui se cache derrière le sentiment de liberté que la voiture procure, comment elle devient l'instrument d'un système où l'homme est coupé en tranches qui courent d'un endroit à l'autre, pour travailler, habiter, s'approvisionner, s'instruire ou se divertir. Derrière cette désintégration, l'objet vivant, c'est la machine et l'homme la chose à son service. La vitesse devient son arme, elle vit pour elle-même et le rôle dévolu à l'humain n'est plus que celui d'opérateur technique. Le médium est devenu premier et nous n'en sommes que l'accessoire.



© Gordon Spooner

Entre théâtre d'objets et arts plastiques

Cette expérimentation qui place face à face des objets et des comédiens avec lesquels ils interagissent en créant une indécision du sujet et de l'objet, de l'animé et de l'inanimé, d'une certaine réalité et de son concept est l'aboutissement d'un travail de recherche et de création au long cours mené par Aurelia Ivan, d'abord en suivant des séances de crash test du Groupe Renault basé à Lardy, où des mannequins sont soumis aux chocs, au sein du laboratoire Noise Voice Harshness (NVH) du même groupe, spécialisé dans le traitement vibratoire et acoustique des moteurs et des boîtes de vitesse, puis à la Scène de recherche de l'ENS Paris-Saclay. À la croisée de la science et de l'art, des techniques et de l'univers du sensible, elle articule étroitement langage plastique et langage scénique pour élaborer un processus où les objets font corps et interagissent avec les comédiens et avec le texte non théâtral mis en spectacle. Mais pour le spectateur non embarqué dans les phases préliminaires de ce spectacle dépourvu d'intrigue, l'abord est déroutant et chacun s'invente une œuvre en regardant comment les objets et les interprètes s'ordonnent. Cette proposition audacieuse a de quoi surprendre, mais n'en est pas moins intéressante. Elle risque, cependant, d'en dérouter plus d'un...



© Chloé Bazaud



LE VERSO DES IMAGES
MERCREDI 19 >> SAMEDI 22 AVRIL 2023

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Non-voyants, emmenez les voyants voir « Le Verso des images »

Le public est composé d'enfants et d'adultes, une partie des enfants et une partie des adultes sont des non-voyants. Tous sont venus assister à un spectacle de la compagnie l'Atelier hors-champ, « Le verso des images », sous-titré « Une histoire de Louis Braille », histoire vraie, qui, par bien des côtés, ressemble à un conte, avec sa part de beauté et sa part de cruauté.

Il était donc une fois un enfant comme les autres qui, né en 1809, se prénommaient Louis et s'appelaient Braille. Son père travaillait le cuir. Un jour, à l'âge de trois ans, en s'amusant avec une alêne de son père, un faux mouvement, et l'alêne atteint l'œil qui s'infecte. L'infection gagne le deuxième œil, de fil en aiguille et de mal en pis, l'enfant perd complètement la vue.

Louis Braille gardera de ce bref séjour dans le monde des voyants, une brassée de sensations, des lueurs, des odeurs. Mais de là aussi, peut-être, puise-t-il une force incommensurable qui lui vaudra par la suite de vaincre bien des adversités.

Très jeune, Braille invente une écriture tactile qui permet de lire des livres mais aussi de la musique. Les enfants non-voyants l'adulent, il n'en va pas de même de certains adultes férus d'institution et d'idées toutes faites, qui, profitant d'un moment où Braille est malade, en profitent pour brûler les livres qu'il a transcrit via sa méthode. Ils iront jusqu'à interdire l'usage de l'alphabet tactile inventé par Louis pour ses pairs. Braille aura finalement gain de cause et son écriture pour non voyants fera le tour du monde.

« C'est l'histoire d'une obstination qui bute contre l'institution » et « c'est l'histoire d'une intuition lumineuse, menacée par l'ordre établi et le monde suffisant des adultes, mais sauvée par les enfants » écrivent Pascale Ardillon et Frédéric Tétart qui cosignent la mise en scène et co-dirigent la compagnie l'Atelier Hors-champ basée au Mans.

Avec leur équipe, ils ont mené des ateliers croisés, voyants-non-voyants, pour enrichir la narration et déployer le rendu visuel et sonore très inventif du spectacle, un travail sur tous les fronts et dans un constant échange qui caractérise leur démarche.

La compagnie L'Atelier hors-champ a été créée au Mans en 2001. Avec des spectacles sur des textes allant de Koltès à Michaux, d'un film d'Eustache aux Cahiers de Nijinski. Frédéric Tétart a rejoint la compagnie en 2008. Nandillon & Tétart se sont alors penchés sur des écriture allant de Stramm à Savitzkaya, d'Annette Libotte à Gertrude Stein.

Leurs spectacles sont créés au Mans, le plus souvent au Théâtre des Quinconces-L'Espal (Scène nationale) où encore à la Fonderie du Mans, la compagnie entretenant une relation d'amitié et de proximité avec le Théâtre du Radeau. D'ailleurs, en allant voir *Le verso des images*, j'ai eu l'impression que l'ombre fraternelle de François Tanguy, disparu il y a peu, rôdait dans les coulisses de ce spectacle dont il avait dû aimer l'espace fait de déconstruction et reconstruction, la narration non linéaire, le jeu fluide des deux actrices, Sophie Pernet et Aglaé Bondon, la musicalité visuelle et sonore du tout. Ce spectacle avait été accueilli à la Fonderie en mars dernier, après la création Au Théâtre des Quinconces en octobre 2022. Il a tourné ici et là.

La tournée s'achève cette semaine à l'Échangeur de Bagnolet. Il serait dommage que son périple s'arrête si tôt. Voyants et non voyants, beaucoup devraient l'avoir vu et pas seulement les enfants. Un spectacle qui nous touche car il touche juste. Dans le programme Nandillon et Tétart citent le propos d'Omar, un enfant non-voyant qu'ils ont rencontré : *« je crois que je peux vous expliquer ce que c'est que le toucher. Quand vous touchez un pétale de rose sans voir, il y a du velours, du parfum, et je vois une couleur. C'est ça quand on touche une fille qu'on aime »*.

Théâtre de l'Échangeur de Bagnolet, dernières représentations demain vendredi à 14h30, et samedi à 14h30 et 16h. durée 1h15, dès l'âge de 9 ans.

Le Verso des images ou la vie de Louis Braille en synesthésie

A la tête de l'Atelier Hors Champ qu'ils co-dirigent en binôme, Pascale Nandillon et Frédéric Tétart créent un spectacle de toute beauté, sensitif et tactile, qui retrace la vie de Louis Braille, l'inventeur du célèbre alphabet pour aveugles au XIXème siècle. Une épopée intime et passionnante qui dessille le regard et ouvre les vannes de nos capacités perceptives, loin, très loin des préjugés et projections réductrices sur la malvoyance. Un spectacle d'une poésie renversante, accessible à tous.

C'est par le son que commence ce spectacle d'une beauté vertigineuse. Dans le noir de notre imagination. Puis la lumière se fait et l'on découvre cet enfant, genoux à terre, intensément plongé dans son activité, tout à son œuvre dédié. Que peint-il avec tant d'ardeur et d'encre noire ? La neige, répond-il à sa mère. Le frottement frénétique d'un pinceau sur le papier, voilà le son, mélange de glissé et de frappé, d'allers-retours et de vitesse, qui nous a cueilli dans l'obscurité pénétrante en ouverture de cette proposition scénique inouïe de délicatesse et de richesse, accessible aux voyants, non-voyants, malvoyants sans pour autant avoir recours à l'audiodescription.

Une entrée en matière qui en dit long sur la suite, sur la friction de toutes les formes d'expression à l'œuvre dans ce travail remarquable d'épure et de complexité mêlées, sur la personnalité de son personnage pivot, Louis Braille, dont l'histoire vraie constitue la trame de la pièce, inspirée par le livre jeunesse "Louis Braille, l'enfant de la nuit" de Margaret Davidson mais écrite au plateau en l'articulant avec les recherches et rencontres menées par Pascale Nandillon et Frédéric Tétart dans le cadre d'ateliers avec des personnes non-voyantes. Son application, sa persévérance, sa soif d'apprendre et d'entreprendre, de s'exprimer, d'être au monde, librement. Louis Braille est déjà là, tout entier contenu dans cette image. Seul et entouré. Choyé par la lumière qui le couve et par cette femme, narratrice bienveillante qui endossera tous les rôles secondaires, parentèle, professeurs, amis, dans une présence en pointillé, calme et ancrée, grave mais néanmoins rassurante. Un point d'appui et d'équilibre entre Louis, ce qui l'occupe et le préoccupe, et le monde extérieur. Elle l'accompagnera tout du long de son chemin et du spectacle, telle un guide qui conduit le récit tout en manipulant au plateau les différents éléments de décor. Tel l'ange gardien d'une existence qui se trace et se trame au bord du vide.

A comme accident. Celui qui lui coûtera la vue. Le spectacle avance au gré de l'alphabet et égraine ses thèmes au rythme des obsessions de Braille. C comme conquête, chevalier aveugle. L comme livre, M comme musique, méthode. Celui qui inventera l'écriture constituée de points en relief qui porte désormais son nom était curieux, avide de découverte, dans un monde encore loin de l'inclusion des personnes handicapées mais porté par le souffle des recherches en cours, encore empreint de l'apport humaniste des Lumières. **Et le spectacle, s'il zoom sur le parcours de Louis Braille, s'attachant à chacun de ses pas, n'omet pas d'évoquer ce contexte historique stimulant.** De sa commune natale où il emmagasine tout ce qu'il peut au fond de la classe à la capitale où il intègre à 10 ans l'Institut des Jeunes Aveugles dans l'espoir d'y apprendre à lire, de son enfance à l'âge adulte où il fut professeur et organiste réputé, la pièce ne se contente pas d'illustrer son parcours biographique mais tend plutôt à l'éprouver par tous les pores et c'est là son intelligence immense.

En déployant un espace scénique agencé en îlots de mobiliers, comme une installation où les corps sont amenés à se mouvoir, à dessiner des trajectoires et une quête, "Le Verso des images" compose, décompose, recompose des tableaux vivants et cartographies de points et de lignes, où les objets semblent animés d'une âme. On reconnaît là le soin de Pascale Nandillon et Frédéric Tétard à inventer des écrans scénographiques aussi parlants que le texte, concrets et poétiques à la fois, extrêmement sensoriels, à travailler dans un même geste éléments scéniques et dramaturgiques. Chaque table disposée, chaque accessoire, chaque cadre, raconte un pan de l'histoire et fait sens dans son déroulé sans pour autant être réduit à sa fonction utilitaire. Pas un livre grand format, un appareil photo d'antan, un cercle de métal, une canne en bois, un métronome lancé en canon avec d'autres, une nappe de tissu lourd, un vase en verre, une poignée de poussière, qui n'irradie formes, volumes, matériaux et couleurs dans une harmonie visuelle et tactile sublime, associée à un écran de projection dont les motifs réalisés en direct en vidéo-projection entrent en interaction avec les mouvements des actrices.

C'est une œuvre d'art palpitante et totale où l'immatériel entre en résonance avec la matière, la musique et le son en partitions parallèles, tissées et imbriquées avec un sens rare de la composition. Émis en direct au plateau ou spatialisé dans une écoute immersive, le paysage sonore et musical conçu par **Frédéric Tétart** architecture l'espace-temps et la chronologie d'une vie. Vent dans les branches, coucous des bois et autres oiseaux s'en donnant à coeur joie, cloches tintinabulantes et cheval hennissant, craquement des marches, cris des enfants dans la cour, tout l'environnement sonore donne consistance et rythme au récit et s'enchevêtre à la chorégraphie des corps et des objets. Car tout est d'une précision sans faille, pas un geste en trop, pas le moindre pathos, l'émotion se distille au compte-goutte et les comédiennes tiennent la note juste tout du long, **Sophie Pernet** en narratrice terrienne qui nous offre la limpidité de son regard pour mieux nous emporter avec elle dans l'histoire, et **Aglæ Bondon**, véritable révélation, qui donne à Louis Braille son physique juvénile et gracile, sa coupe garçonne et ses yeux transparents. De bout en bout, on dirait qu'elle est éclairée de l'intérieur, sobre, d'une justesse toute musicale, dans ses éclats de colère déchirants, ses tâtonnements, ses emportements, ses élans et le cheminement de sa pensée intérieure, c'est un Stradivarius à elle toute seule. Dans sa diction et le corps à corps qu'elle opère avec le texte, merveille d'épure et de poésie, de phrases indélébiles et hors du temps, dans la chaleur ocre et la douceur dorée des jeux de lumière de **Soraya Sanhaji**, elle communique avec l'espace, tactile, réfléchi, humain l'air, apprivoisant le monde avec ses mains, dans un contact qui nous parvient jusque dans les gradins. Et lorsqu'elle effleure du bout des doigts le buste de Braille offert par ses élèves au terme d'une existence riche, généreuse et accomplie, on ressent la même gratitude pour ce spectacle exquis, aussi instructif que bouleversant, qui ouvre en grand les portes de la perception et invente au plateau une forme unique et sensitive de synesthésie où cerveau et épiderme s'imprègnent de concert de tous les stimuli – picturaux, musicaux, architecturaux, combinés.

Le Verso des Images, une histoire de Louis Braille, conception, écriture et mise en scène de **Pascale Nandillon** et **Frédéric Tétart**. Compagnie Atelier Hors Champ. Extrait de ***Les Mains de Louis Braille*** d'**Hélène Jousse** (édit. J-C Lattès) Avec **Sophie Pernete** et **Aglaé Bondon**. Collaboration artistique **Serge Cartellier**, création et régie lumière et générale **Soraya Sanhaji**, création sonore et vidéo **Frédéric Tétart**.

Louis Braille (1809-1852) est l'inventeur d'un système tactile à points en relief à l'usage des personnes aveugles et malvoyantes permettant d'écrire et de lire l'alphabet et la musique. *Le Verso des images* raconte, décrit et joue l'aventure lumineuse de ce génie. Composition sonore, musicale et immersive pour les non-voyants, composition sonore et visuelle pour les voyants, partagée par les enfants et les adultes voyants et non-voyants.

Une manière patiente de performance sensitive sur un long chemin d'accomplissement, avec Pascale Nandillon et Frédéric Tétart pour maîtres d'oeuvre d'un spectacle précieux jouant du théâtre d'objet, d'ombre, de vidéo, de musique et de chants infinis des oiseaux.

Sur scène, les deux comédiennes éclairées, Sophie Pernete et Aglaé Bondon : l'une porte le récit, la description et la parole de voix diverses – mère, amis du protagoniste, l'autre celle de Louis Braille qui alterne parole intérieure, sensations et échanges verbaux. Les interprètes font vivre figures, objets, matières, et se mouvoir la topographie du plateau. C'est aussi une transposition picturale et sonore des événements, accomplie en direct.

La sensation du toucher – essentielle pour le non-voyant ou le mal-voyant – est sensible sur le plateau grâce à une palette graphique qui vidéo-projette des dessins réalisés en direct, restituant la sensation tactile, illuminant et colorant les objets effleurés par Louis. Les sensations olfactives sont presque convoquées, l'odeur du cuir, de la moisson d'été.

Le spectacle invite la dimension historique de l'alphabet braille, vertu pédagogique et poétique pour le public, une histoire d'émancipation des non-voyants : « ...Valentin Haüy, puis Louis Braille..., une époque de bouillonnement qui voit émerger en moins de cinquante ans le décryptage de la pierre de Rosette par Champollion, la naissance du Braille, celle du morse, du télégraphe, d'une multiplicité de codes et de signaux..., un intérêt pour l'apprentissage des langues étrangères, la quête incessante d'un langage universel nourrie de l'humanisme des Lumières et de la Révolution française. »

A trois ans, Louis Braille perd la vue en se blessant l'oeil, un accident domestique d'enfant – il emporte dans sa mémoire de lointaines images, une foule de sensations : un cheval, la lumière de l'été, son ombre sur le mur, le vent dans les feuilles, les mains de son père dans l'atelier de sellerie, la porte au fond du jardin, l'odeur du cuir, une flaque de pluie...

Toutes choses re-trouvées sur le plateau poétique jusqu'aux raies de lumière de la porte.

Louis Braille a inventé une écriture qui laisse les enfants libres d'accéder seuls au savoir, à la musique qui remplit la vie, transcende le langage; l'enfant passe ses nuits à peaufiner son invention, à encoder livres et partitions pour ses semblables – un immense organiste.

Professeur pour les élèves non-voyants dans l'Institut, il tombe malade: ses transcriptions sont brûlées dans la cour de l'école durant son absence, l'utilisation de son alphabet est interdit aux enfants qui s'opposent à l'arbitraire; l'intuition sera reconnue, enfin victorieuse.

L'histoire d'une résistance, d'un élan salvateur vers la lumière – propre et symbolique – assumé par les enfants près de l'inventeur pour l'accès à la lecture, à l'écriture libératrices.

Le rêve scénique, le spectacle poétique d'une aventure fondatrice posée en majesté, la conviction tenace de la raison et de l'ouverture à l'autre, au monde et à soi. A travers sensations auditives, musicales, verbales, tactiles et visuelles, beau rendez-vous.

Véronique Hotte

Spectacle tout public à partir de 9 ans, voyants et non-voyants. Du 19 au 22 avril 2023, 14h30, jeudi 10h30 et 14h30, samedi 16h, au **Théâtre de L'Echangeur à Bagnolet**. Tél : 01 43 62 71 20, www.lechangeur.org



CHEMIN DE FER

MERCREDI 10 >> MARDI 16 MAI 2023



Chemin de Fer – Échangeur Bagnolet -> 16/05/23 – Une épopée théâtrale en mode steampunk rock

📅 16 mai 2023 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Chemin de Fer à l'Échangeur Bagnolet : Alexis Forestier et Itto Mehdaoui racontent à travers les hommes et les textes, le siècle de gloire du chemin de fer. Une épopée mutante, entre théâtre et opéra steampunk rock. Un spectacle plein d'imagination, à savourer jusqu'à la moelle.

Sur la scène de l'Échangeur, beaucoup de métal, elle est pourtant immense. Des silhouettes, dans la pénombre. Elles soudent, se battent... *Au commencement de cette histoire, une bourgade tout à fait ordinaire en Bourgogne...*

Cette bourgade, c'est Les Laumes, près de Venarey, pas loin d'Alise Sainte Reine (plus connue sous le nom d'Alesia). Sur le trajet de la ligne Paris-Lyon-Méditerranée. Les agriculteurs refusent de céder leurs terres ? le rail passe par les marécages, qu'il faut assécher au moyen de pompes gigantesques. Plus tard, la gare prend de l'importance, devient un centre d'entretien, un nœud ferroviaire au pied d'une rampe. Autour de la gare, tout un écosystème prend vie. C'est l'époque des Cités Jardins, regrouper les cheminots, les séparer des villes et de leurs faubourgs, affirmer l'esprit de corps, ne pas séparer ceux qui triment et ceux qui commandent, à l'opposé du Taylorisme des usines ou des bassins miniers. Plus tard encore, après la seconde guerre mondiale, c'est la reconstruction. L'électrification. Plus besoin d'ajouter de machines pour grimper sur les plateaux. Le dépôt ferme, les bâtiments sont détruits, il y a toujours du trafic, local. Ailleurs dans le monde, dans d'autres temps, le rail contribue à la conquête de l'Ouest. Ou à l'exploitation touristiques des sites Mayas.

Chemin de Fer évoque cette épopée. La met en perspective. On comprend comment l'esprit de corps s'est formé, comment les hommes de 1850 ont modelé les paysages et les esprits, comment ceux de 1950 les ont reconstruits. Comment l'évolution des technologies a désarçonnés ces cheminots, les a fait descendre du piédestal de la modernité. Le siècle de gloire du chemin de fer, c'était 1850-1960.

Sur la forme, Alexis Forestier et Itto Mehdaoui ont conçu un spectacle mutant, entre forme théâtrale et opéra rock steampunk. Sur scène, accompagnés des instruments de Jean-François Favreau et Christophe Lenté, ils jouent, récitent, chantent. Ils soudent (oui, à l'arc) le métal, transforment les structures, leurs donnent vie. De ces spectacles qui vous envoient des sensations plus que des textes, qui du coup ne laissent pas indifférent. On adore, ou on passe totalement à côté, il n'y a pas de milieu. J'ai adoré. J'ai suivi les titans qui forgeaient le métal. J'ai accompagné les croisés qui s'installaient dans la campagne. J'ai ressenti l'esprit de corps se constituer. L'équilibre s'inverser violemment.

Des sensations plus que des textes, des textes quand même. Servi dans un mix très rock, où la voix se noie dans les instruments. Des textes qu'on découvre, et dont on saisit des bribes. Des textes qu'on connaît, qu'on parcourt avec eux. La Prose du Transsibérien, de Blaise Cendrars, bien sûr. Sur ce beau poème que j'ai vu tant de fois dans des univers d'une sagesse absolue, leur énergie, leur violence, leur imagination, les habits neufs râpés jusqu'à la corde, le melon venu tout droit d'Orange Mécanique... emmènent le texte à un autre niveau. Waow !

J'ai savouré tout le spectacle, j'en ai sucé la moelle. Vous adorerez. Ou vous vous ennuierez. Il n'y a pas de milieu. Et une seule façon de savoir.